

« LE CHRIST M'ATTIRE TOUT ENTIER,
TANT IL EST BEAU »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2007

En couverture : Masaccio, *Le Tribut* (détail), chapelle Brancacci, Florence.

© 2007 Fraternità di Comunione e Liberazione
Traduzione dall'italiano di Daniel Jalade
Edizione fuori commercio
Finito di stampare nel mese di luglio 2007
presso Arti Grafiche Fiorin, Milano

Vatican, le 3 mai 2007

*Révérend père Julián Carrón
Président de la Fraternité de Communion et Libération*

À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau », le Souverain pontife exprime aux nombreux participants son salut cordial et bienveillant en vous assurant de sa proximité spirituelle et, tandis qu'il vous souhaite que cette rencontre fructueuse suscite en vous une foi renouvelée à Jésus Christ en vue d'un engagement généreux dans l'œuvre de nouvelle évangélisation, il invoque une large effusion de dons célestes et vous envoie à vous, aux responsables de la Fraternité et à tous les participants, une bénédiction apostolique spéciale.

Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté

Vendredi 4 mai, le soir

À l'entrée et à la sortie du salon :

Wolfgang Amadeus Mozart, symphonie n° 40 en sol mineur, K550

Frans Brüggen – Orchestre du XVIII^e siècle

« Spirto Gentil », Philips (Universal)

■ INTRODUCTION

Julián Carrón. Mendions l'Esprit, parce que seule Sa puissance irréprensible peut à nouveau susciter en nous la passion pour notre destin. Seule l'énergie qui nous secoue jusque dans nos entrailles, qui remet en mouvement tout ce qui est arrêté en nous, peut véritablement nous réveiller à une vie pleine.

Au début de cette retraite, nous savons tous très bien combien nous sommes, bien souvent, éloignés de cette urgence ; nous sommes bien conscients que toute notre présomption ne sert à rien face à notre capacité qui diminue, à notre moi qui diminue. C'est pour cela que la chose la plus adéquate, dès que l'on s'en rend compte, c'est de crier vers le Seul qui peut nous venir en aide.

Debout, avec cette conscience, invoquons l'Esprit de Jésus Christ.

Discendi Santo Spirito

Je salue chacun d'entre vous ici présent et tous ceux qui sont en liaison satellite (26 pays en ce moment, plus 37 autres qui feront cette retraite ultérieurement, pour un total de 63 pays) ; pour la première fois, nos amis d'Israël et de Palestine sont en liaison depuis Bethléem.

Avant de commencer notre geste, je voudrais lire le télégramme que le Saint-Père m'a envoyé :

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau", le Souverain pontife exprime aux nombreux participants son salut cordial et bienveillant en vous assurant de sa proximité spirituelle et, tandis qu'il vous souhaite que cette rencontre fructueuse suscite en vous une foi renouvelée à Jésus Christ en vue d'un engagement généreux dans l'œuvre de nouvelle évangélisation, il invoque une large effusion de dons célestes et vous envoie à vous, aux responsables de la Fraternité et à tous les participants, une bénédiction apostolique spéciale.

Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

« Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur ». ¹ Combien d'entre nous ont-ils pensé, presque spontanément, à cette phrase de Jésus lors des nombreuses lectures de ces derniers mois des leçons de don Giussani sur les premières retraites de la Fraternité ?²

Il fut providentiel de trouver ce texte concernant la familiarité avec Jésus Christ pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de notre Fraternité, parce que nous avons tous accusé le coup de son rappel : « Vous êtes devenus grands – disait alors don Giussani – tandis que vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre profession, il y a comme une sorte d'éloignement possible vis-à-vis du Christ [...]. Il y a comme un éloignement vis-à-vis du Christ, excepté à certains moments déterminés [...] lorsque vous vous mettez à prier ou lorsque vous vous mettez à faire des œuvres en son nom, au nom de l'Église ou au nom du mouvement. C'est comme si Jésus Christ était loin du cœur [...] c'est comme s'il ne poursuivait pas une familiarité qui s'est fait sentir, [...] comme une non-présence de sa part. Il ne manque pas dans nos actions – c'est pour cette raison que ce rappel de don Giussani nous frappe tant, à cause de son rappel insistant, de son insistance – dans les actions, dans bien des actions [...], mais dans notre cœur ? Pas dans notre cœur ! [...] Ce que j'ai appelé "l'ambiguïté de devenir grand" est vraiment – nous disait alors don Giussani – une prise de conscience de laquelle nous devons partir. En effet, je ne pense pas que, statistiquement, le fait de grandir nous ait normalement rendu le Christ plus familier [...]. Il y a une "démoralisation" »³, un manque de tension, une absence de tension.

Comment ne pas ressentir comme siens les mots que m'écrivait l'une d'entre vous ? « J'ai lu la "Page une" du *Traces* de février et je me suis rendu compte que Giussani décrit de manière très exacte ce que je suis en train de vivre : la démoralisation dont il parle, c'est l'expérience que je fais. Jésus Christ est la raison pour laquelle nous menons une certaine vie et pour laquelle nous prenons des risques dans le monde, et pourtant il est loin du cœur, de la manière dont je regarde mon travail, la maison, et surtout de la manière dont je me lève le matin. Si je pense à mes matins, c'est seulement un vide de conscience qui me vient à l'esprit, et me lever pour dire les laudes ne change pas la substance ».

Mes amis, si le problème est réellement notre cœur (c'est-à-dire la source des sentiments, des pensées, des jugements) qui manque de cette tension parce qu'il est démoralisé, si les seules œuvres (nous en faisons de nombreuses), les actions, les initiatives que nous avons prises au cours de ces années ne servent pas, ; si tout cela ne sert à rien, si cela ne sert pas à vaincre cet éloignement de notre cœur vis-à-vis de Jésus Christ, il est nor-

mal de se demander – comme l’a fait le Pape en citant saint Augustin – « Alors, qu’est-ce qui peut, en dernier lieu, mouvoir l’homme dans son intime, dans son cœur ? ».

« Avec une profonde connaissance de la réalité humaine, saint Augustin a mis en évidence que l’homme se meut spontanément, et non par contrainte, quand il se trouve en relation avec ce qui l’attire et ce qui suscite en lui du désir. S’interrogeant alors sur ce qui peut en dernier ressort mouvoir l’homme au plus profond de lui-même, le saint Évêque s’exclame : “Qu’est-ce que l’âme désire avec plus de force que la Vérité ?”. Tout homme porte en effet en lui le désir inextinguible de la vérité, ultime et définitive. C’est pourquoi le Seigneur Jésus, “le Chemin, la Vérité et la Vie” (Jn 14, 6), s’adresse au cœur désirant de l’homme, qui se sent pèlerin et assoiffé, au cœur qui aspire ardemment à la source de la vie, au cœur quêtant la Vérité. En effet, Jésus Christ est la Vérité faite Personne, qui attire le monde à lui. »⁴

Nous ne pouvons pas vaincre l’éloignement de notre cœur vis-à-vis de Jésus Christ si Lui ne nous « attire pas tout entier », précisément à cause de l’attrait de Sa beauté. C’est pour cette raison que le titre de cette retraite est une affirmation de Sa vérité : « Le Christ m’attire tout entier, tant il est beau ! »⁵ Mais c’est en même temps un cri, la demande que Jésus Christ fasse resplendir Son visage, Sa vérité devant nos yeux, parce que nous tous, chacun de nous dans son intime, peut être attiré par Lui avec la conscience qui animait la prière du psalmiste : « Dieu Sabaot, fais-nous revenir, fait luire ta face et nous serons sauvés. »⁶

C’est seulement si Jésus Christ, Sa beauté, resplendit sur nous que nous pourrons nous sentir tous attirés, dans l’intime de notre cœur. Mais la vie est un drame, un rapport, et dans un rapport, rien n’est mécanique. « L’homme se meut – dit le Pape – spontanément, et non par contrainte. » C’est pour cela qu’il faut que l’homme, chacun d’entre nous, soit disponible à se laisser frapper par la beauté de Jésus Christ parce que « le Seigneur Jésus – dit le Pape – s’adresse au cœur désirant de l’homme, qui se sent pèlerin et assoiffé, au cœur qui aspire ardemment à la source de la vie, »⁷ c’est-à-dire au cœur pauvre.

Parce que la splendeur de Sa vérité « nous pénètre – disait don Giussani, il y a quelques années – dans la mesure où le cœur est pauvre ». Cette pauvreté – se demandait-il – cette pauvreté de cœur, en quoi consiste-t-elle ? « Ce n’est pas une simplicité de sentiments ou de tempérament ou bien un calme plat provenant de circonstances favorables. »⁸ La pauvreté de cœur est le désir ineffaçable de la vérité ultime et définitive qui constitue le cœur de chaque homme.

« Je ne sais pas – disait don Giussani à un groupe de jeunes mariés en 1977 – je ne sais pas, mais je crois que mon rappel continu au désir, qui me vient de l'expérience de ma vie parce que j'y ai fait et j'y fais l'expérience du salut, est l'une des choses qui rend aimable ce que je dis, parce que c'est quelque chose d'humain, de toute évidence, mais en même temps, la chose la moins acceptée de toutes. La chose la plus humaine [parce que c'est ce qui correspond le plus avec notre étoffe], mais la chose la moins acceptée. »⁹

« Le désir n'est pas une velléité : c'est le premier geste, ou mieux, c'est le seul geste où la vérité de l'homme se met en jeu pour faire place au Seigneur. Pour cela, le pauvre de cœur est celui dont le cœur est rempli du désir de Sa présence. Tout le reste n'est pas pauvreté, si bien que celui qui a ce désir ne peut pas avoir de prétention. Le symptôme de la présence de ce désir dans le cœur, de la présence de cette pauvreté, c'est que l'on ne peut pas avoir de prétention, on ne parvient pas, psychologiquement parlant, à avoir de prétention. »¹⁰

Mais pour désirer de cette manière, il faut un jugement de valeur sur ce qu'est réellement Jésus Christ, parce que sinon, nous ne Le désirons pas. Nous pouvons faire tant de choses, mais notre cœur est lointain, et alors nous nous mettons à désirer de nombreuses autres choses. C'est pour cela que la phrase de l'Évangile dit : « Là où est ton trésor, là est ton cœur », parce que nous désirons ce que, de fait, nous estimons avoir de la valeur. C'est pour cela que le désir est le phénomène révélateur de l'humain. Tchekhov l'exprimait de manière claire : « Lorsque j'avais envie de comprendre quelqu'un, ou de me comprendre moi-même, j'examinais non pas les actes, dans lesquels tout est convention, mais les désirs. Dis-moi ce que tu veux, je te dirai qui tu es ». ¹¹ C'est dans le désir que se révèle ce que l'on estime. C'est pour cela que don Giussani disait : « Vous voyez, la conversion est dans le désir ». ¹²

Que nous ayons une plus grande estime, plus forte, si forte de Jésus Christ au point que petit à petit notre désir se déplace davantage vers Lui, de manière à vaincre cette distance, cela c'est un problème de temps. Nous devons demander, au début de ces journées, d'avoir ce désir, parce que le désir est le don du pauvre. Quel est le contraire de cette pauvreté ? La présomption.

En 1992, lorsque le Groupe Adulte avait fait à Corvara la retraite estivale sur *Traces d'expérience chrétienne* (le texte de l'école de communauté), don Giussani avait répondu à une question en disant : « C'est une belle présomption que de prétendre être dans la compagnie sans vivre sérieusement les besoins de notre humanité ». Nous pouvons être dans cette com-

pagnie et être des présomptueux, comme si c'était automatique, comme si le seul fait d'y être, sans rien faire, sans prendre d'initiative, sans prendre au sérieux notre besoin humain, pouvait suffire. Ça, c'est une prétention. C'est comme si un enfant allait en classe et disait : « Il y a assez longtemps que je suis là, que je viens à l'école écouter le cours » ; il serait présomptueux, s'il pensait s'en sortir comme cela.

Nous ne sommes pas différents des autres et nous ne pouvons pas penser nous en sortir en étant simplement là, sans prendre au sérieux notre besoin qui nous pousse à le chercher à partir du plus profond de nous-mêmes, à partir de notre besoin humain. Parce que « Jésus Christ – disait le Pape – s'adresse au cœur désirant de chacun ». ¹³ Vous voyez, être dans notre compagnie sans vivre sérieusement les besoins de notre cœur est une présomption, insistait don Giussani.

Cette année a été une année providentielle. Nous avons commencé par la grâce de la très belle intervention du Pape à Ratisbonne qui nous a rappelés à élargir la raison. Puis, en Italie, le Pape est intervenu au congrès de Vérone, où il nous a rappelés à « une foi amie de l'intelligence » et à « une pratique de vie caractérisée par l'amour réciproque ». ¹⁴ Ensuite, nous avons tous participé à la rencontre avec le Pape à Rome où, une fois encore, il nous a rappelé la beauté du christianisme que nous avons rencontrée dans le charisme de don Giussani et comment cet événement qui l'a frappé, qui l'a blessé, nous a blessés nous aussi ; et le Pape nous a invités à poursuivre en recherchant « une foi profonde, assumée personnellement et solidement enracinée dans le Corps du Christ vivant, l'Église, qui garantit la contemporanéité de Jésus avec nous. » ¹⁵ Toutes ces choses-là, ce rappel à élargir la raison, ce rappel à vivre la beauté du christianisme pour que nous puissions approfondir notre foi et vaincre cette distance, correspondent à tout ce que nous voyons d'utile au chemin que nous sommes en train de faire.

Pour nous aider à cette éducation, à élargir la raison par une foi plus profonde et assumée personnellement, nous reprendrons demain le chapitre VIII de *À l'Origine de la prétention chrétienne* ¹⁶ comme outil pour ce chemin. L'homme est rapport exclusif avec Dieu, rapport direct avec le Mystère, et pour cela, l'insistance de Jésus sur la religiosité, c'est-à-dire sur le fait de vivre cette ouverture totale au Mystère, l'insistance la plus forte que Jésus ait faite est celle-ci : la vie s'accomplit dans le don de soi. Comment cette route peut-elle amener à assumer la foi personnellement ? « La foi est personnelle – disait don Giussani – lorsqu'elle est réponse, lorsqu'elle est exclusivement trouvée et vécue comme réponse à notre humanité. » ¹⁷

Dans l'ambiance culturelle où nous vivons, c'est particulièrement important, parce qu'il n'y a pas de demi-mesure. Ce qu'il faut, c'est réelle-

ment une foi extrêmement consciente, et pour cela extrêmement voulue comme réponse à sa propre humanité, à son propre besoin humain, et donc un sérieux vis-à-vis sa propre humanité. Sinon, si ce n'est pas une réponse à notre humanité, Jésus Christ continuera à être lointain de notre cœur. Nous pourrions continuer à prendre des initiatives, mais cela ne suffira pas à vaincre cet éloignement. C'est pour cela que notre première urgence est cette loyauté, comme l'observe Lewis avec sagacité lorsqu'il écrit : « Comme préliminaire à le détacher [l'homme] de l'Ennemi [c'est-à-dire de Jésus Christ] tu devais [tu dois] le détacher de lui-même ».¹⁸

La première manière dont nous nous éloignons de Jésus Christ, c'est de nous éloigner de nous-mêmes. Dans le texte d'une retraite d'il y a vingt-cinq ans, don Giussani citait une phrase du Pape Jean-Paul II, qui est décisive pour nous aussi, aujourd'hui : « Il n'y aura de fidélité [...] que s'il se trouve dans le cœur de l'homme une demande pour laquelle Dieu seul [...] est la réponse ».¹⁹ Il ne dit pas que nous ne serons fidèles que si nous sommes bons, que si nous sommes cohérents, que si nous avons de l'énergie, non. Nous ne serons fidèles – c'est-à-dire, au fond, que nous nous intéresserons à Jésus Christ – que s'il se trouve une demande pour laquelle Lui seul est la réponse. Si cette demande n'est pas enracinée dans le profond de notre moi et si nous ne sommes pas loyaux envers celle-ci, Jésus Christ ne nous intéressera plus, tôt ou tard : comme tant d'autres, nous finirons par partir nous aussi. C'est pour cela que la première loyauté que nous devons avoir, est celle avec notre humanité, avec notre cri, avec l'urgence de notre cœur. C'est ce que nous pouvons commencer à demander pour vivre ces jours, tout désireux de nous laisser frapper, surprendre, par la beauté de Jésus Christ.

Soutenons-nous mutuellement, conscients du degré de notre faiblesse, du degré de notre fragilité, dans le silence, que cela soit comme le cri de chacun de nous pour nos amis, durant les entrées, les sorties et les trajets en autobus. Offrons ce sacrifice comme l'expression de notre pauvreté, en demandant au Seigneur qu'il prenne pitié de notre néant.

MESSE

HOMÉLIE DE DON PINO

Il y a une parole qui domine la liturgie de ce soir, c'est le mot « Père ». C'est le Père qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, c'est le Père qui a préparé une place dans Sa maison pour chacun de nous, une place où nous attendent don Giussani et tant de ceux qui nous sont chers.

Nous ne sommes pas des serviteurs, nous ne sommes pas des disciples, mais nous sommes des fils. Nous sommes des fils parce qu'il y a un Père qui nous engendre continuellement. Mais cette certitude ne peut pas devenir usage, habitude ou présomption.

Nous avons à la bouche la même question que Thomas, une de ces questions auxquelles Dieu seul peut répondre : « Montre-nous le chemin » (Cf. *Jn* 14,5), montre-nous le chemin qui conduit au bonheur, à l'accomplissement de notre vie. Parce que rien n'arrive mécaniquement, rien n'arrive sans notre liberté, sans le désir et la responsabilité envers notre destin. Nous sommes ici pour cela. Jésus répond : « Je suis le chemin » (*Jn* 14, 6), non seulement la vérité et la vie, mais le chemin ; non pas « un » chemin mais « le » chemin.

Voilà notre certitude, voilà notre joie, voilà notre cri.

Samedi 5 mai, le matin

À l'entrée et à la sortie du salon :

Ludwig Van Beethoven, concerto pour violon et orchestre en ré majeur op. 61

David Oistrakh, violon

André Chuytens – Orchestre National de la radiodiffusion française

« Spirto Gentil », EMI

Don Pino. « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur ». Que l'annonce de l'ange qui, pour chacun de nous, a la forme concrète, le visage, de cette compagnie guidée vers son destin, nous réveille, non seulement du sommeil matériel, mais aussi du sommeil de la distraction, du sommeil de la présomption et nous fasse regarder comment cette femme, Marie, palpite aux paroles par lesquelles le Mystère ouvre sa liberté en lui demandant à être accueilli dans sa chair, comme le compagnon de chaque instant, de chaque pas, comme le contenu totalisant de chaque désir de son cœur.

Angelus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION

L'homme est rapport exclusif avec Dieu

Un regard qui révèle l'homme

Julián Carrón. « Si vous ne redevenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume ». ²⁰ Dans la vie, tout, absolument tout, dépend de cette position de l'enfant : il n'est pas possible d'entendre cela sans s'émouvoir au plus haut point. C'est pour cela que l'on comprend quelle sorte d'émotion Jésus aura ressentie pour les personnes qui se trouvaient face à lui, avec Sa capacité de pénétrer, de percevoir le drame de l'humain, le drame de ceux qui étaient devant lui. On comprend ce qu'est la vie et quelle sorte de plénitude elle pourrait atteindre si elle Le laissait entrer – il suffirait d'être des enfants pour le laisser entrer – et si nous comprenions qu'Il finit par pleurer, non par sentimentalisme, mais à cause de la passion envers les personnes qui se trouvaient devant lui, au point que l'Évangile répète presque comme un refrain : Et il eut compassion ». Compassion. Quelle sorte de tendresse l'homme était-il en mesure de susciter

dans les entrailles de Jésus, jusqu'à susciter une profonde émotion ! Et que voyait Jésus pour s'émouvoir de la sorte ? Le besoin, notre besoin. L'homme coïncide avec ce besoin, avec cette faim et cette soif auxquelles il ne peut répondre tout seul, auxquelles personne d'entre nous ne peut répondre tout seul. C'est pour cela qu'il est normal, lorsqu'une personne rencontre quelqu'un comme cela, qu'elle ne puisse pas ne pas sentir tout de suite que c'était ce qu'elle attendait, que c'était Lui, bien Lui, qu'elle attendait.

Que surprenons-nous en regardant Jésus ? « Jésus Christ était *le seul* dans les paroles de qui toute leur expérience d'homme se sentait comprise, et leurs besoins d'hommes pris au sérieux, portés au grand jour quand ils étaient inconscients et embrouillés »²¹ Ce que nous surprenons chez Jésus Christ, c'est ce regard plein de sympathie pour l'humain, pour le bonheur de l'individu, pour chacun, avec son prénom et son nom.

Il y a une belle différence entre ce regard et celui que nous portons tant de fois sur nous-mêmes, et selon lequel reconnaître avoir besoin nous paraît être une faiblesse qu'il faut masquer, qu'il faut même nous masquer à nous-mêmes, dont il faut presque avoir honte, au point que notre condition de nécessiteux, de mendiants, nous la considérons comme une étape à franchir. C'est comme si derrière cette conception, ce regard sur nous-mêmes, se cachait la mentalité de tout le monde : le rêve inavoué de ne pas avoir besoin, de n'avoir aucun besoin, que l'idéal est d'être autonome, d'être suffisant à soi-même (comme tout le monde, rien de nouveau !). On comprend, alors, pourquoi Jésus reste loin de notre cœur. Comme nous sommes loin de Celui qui nous a engendrés !

Le véritable acteur de l'histoire, au contraire, est le mendiant : « Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ ».²² Quel changement de notre regard faut-il pour parvenir à se regarder de cette façon ! Quelle familiarité, quelle vie partagée avec un regard différent, faut-il pour pouvoir regarder notre humanité avec la même sympathie que celle dont nous nous sommes sentis regardés par don Giusani.

Moi, je ne veux pas être suffisant à moi-même, je veux sentir l'urgence dans mon cœur, le besoin de Jésus Christ jusqu'aux larmes, pour m'ouvrir à Lui, pour faire l'expérience de la puissance de Sa présence, la plénitude que peut atteindre la vie lorsque, comme des nécessiteux, nous Le laissons entrer. Il y a bien pire que d'avoir besoin : c'est d'être tout seuls avec notre auto-suffisance. Pensez un instant si vous préférez avoir besoin des personnes que vous aimez, de la compagnie de vos enfants, de vos amis, ou bien si vous préférez être tout seuls.

Nous tous, à un moment ou un autre de notre vie, nous avons fait l'expérience de ce regard, et c'est ce qui nous a attirés. Mais que voit donc Jésus Christ en nous, et que nous ne sommes pas en mesure de voir ? Mais que perçoit-Il en nous qui L'émeut au plus haut point à notre égard ? C'est là que nous pouvons reprendre ensemble le chapitre auquel je faisais allusion hier, « La conception que Jésus a de la vie », ²³ pour nous aider à comprendre, à regarder, à nous identifier avec ce regard, pour découvrir qui nous sommes et pour découvrir qui est Jésus Christ, parce que c'est dans ce regard que se révèle le plus qui Il est et, en même temps, que se révèle à nous-mêmes qui nous sommes.

« Qui est Jésus ? La question fut posée. Et Il répondit. Il répondit en se révélant à travers tous les gestes de Sa personnalité [de ses œuvres, de ses miracles] Mais le « geste » le plus éclairant, le “signe” le plus significatif, est la conception qu'une personne a de la vie, le sentiment d'ensemble et définitif qu'elle a de l'homme. Seul le divin peut “sauver” l'homme ; c'est-à-dire que les dimensions vraies et essentielles de la figure humaine et de son destin ne peuvent être “conservées”, c'est-à-dire reconnues, proclamées et défendues que par Celui qui en est le sens ultime ». ²⁴

C'est Son regard plein de tendresse envers nous qui révèle qui est Jésus à nous-mêmes. Et comment nous le révèle-t-il ? Ni par un discours ou par des explications, mais par ce regard plein d'estime pour chacun d'entre nous. Jésus Christ révèle qui il est en réveillant l'homme, en faisant émerger tous ses facteurs [toutes ses composantes]. C'est pour cela – dit don Giussani – que seul le divin peut sauver l'homme, peut faire émerger tout ce que nous sommes, peut nous faire faire l'expérience de ce que peut être la vie, à quelle plénitude elle peut atteindre, de telle sorte que nous pouvons dire lorsque Jésus Christ est là, non parce que nous « disons » Son nom (on peut le dire d'une manière formelle, vide). Nous savons qu'il est là, que Jésus Christ est là, présent, parce qu'il fait émerger tout notre moi, parce qu'il nous apporte une plénitude que nous ne pouvons atteindre tout seul. C'est pour cela que nous faisons l'expérience du pressentiment du divin dans un tel regard.

Tarkovski dit : « Tu le sais bien : quelque chose ne te réussit pas, tu es fatigué, tu n'en peux plus. Et tout d'un coup, tu rencontres dans la foule le regard de quelqu'un – un regard humain – et c'est comme si tu étais mis en présence d'un divin caché. Et tout devient soudainement plus simple. » ²⁵

Seul le divin peut sauver toute la valeur d'une personne. Trouver un homme qui a cette capacité d'affirmer l'humain dans toutes ses dimensions est un spectacle tellement unique, imposant, est un signe tellement significatif, si éclairant que c'est facile de le reconnaître, parce que l'on trouve

tout de suite une correspondance à son besoin humain.

Mais faites bien attention à la manière de faire de Jésus Christ : d'abord, il nous le fait percevoir par notre humanité, puis nous le révèle en le faisant survenir. C'est bien autre chose qu'un discours, c'est bien autre chose qu'un cours de philosophie ! Il le fait survenir au dedans de nous, en nous-mêmes. C'est pour cette raison que nous pouvons comprendre quelle sorte de nouveauté il y a dans cette conception de la vie que Jésus exprime, parce que « C'est dans la conception de la vie que Jésus Christ proclame, c'est dans l'image qu'il donne de la stature véritable de l'homme, c'est dans le regard réaliste qu'Il porte sur l'existant humain : c'est là que le cœur qui cherche son destin en perçoit la vérité dans la voix de Jésus Christ qui parle ».²⁶

Il est donc normal que Guillaume de Saint-Thierry demande : « Parle et dis-lui, et à son cœur : *ton salut, c'est moi* (Ps 34, 3). Dis-le lui, pour qu'il le sente, inspire-le lui pour qu'il le perçoive, donne-le lui pour qu'il l'ait, pour que tout ce qui est en lui te bénisse ».²⁷

Ou comme saint Augustin le disait : « Dis-moi, par ta miséricorde, Seigneur mon Dieu, dis-moi ce que tu es pour moi. Dis à mon âme : je suis ton salut. Mais dis-le de manière à ce qu'elle l'entende. Voilà, les oreilles de mon cœur sont devant Toi, Seigneur, ouvre-les et dis à mon âme : c'est moi ton salut. Je suivrai cette voix et te rejoindrai. »²⁸

En une phrase, don Giussani réunit tous ces facteurs : « Le cœur "moral" saisit le signe de la Présence de son Seigneur. »²⁹ Nous avons du mal à le comprendre, mais voilà ce qui arrive : le rapport entre mon cœur, mon besoin humain, ma disproportion, et Sa présence. C'est là que l'on voit quelle est l'attitude de mon cœur, parce que seul le cœur moral, c'est-à-dire loyal envers lui-même, pauvre, simple, non pas détaché de lui-même, loyal envers sa propre humanité, son propre besoin humain, seul le cœur moral est en mesure de saisir, de reconnaître son Seigneur. Heureusement que nous avons besoin, sinon comment pourrions-nous Le reconnaître ? Notre cœur plein de besoin est le principal instrument qui nous a été donné pour Le reconnaître. C'est pour cela que nous pouvons comprendre.

1. La valeur de la personne

Que voit Jésus, au point de faire émerger par son regard, de nous faire faire l'expérience, de sentir au dedans de nous, la valeur de notre personne ?

« L'existence dans l'homme d'une réalité supérieure à toute autre réalité assujettie au temps et à l'espace est le facteur fondamental du regard de Jésus Christ. Le monde tout entier ne vaut pas la plus petite personne hu-

maine ; cette dernière n'a pas d'équivalent dans l'univers, du premier instant de sa conception jusqu'au stade ultime de sa vieillesse décrépite. Tout homme possède un principe originel et irréductible, fondement de droits inaliénables et source de valeurs. »³⁰

Jésus voit en nous, en toi, en moi, une réalité supérieure, un principe originel et irréductible, duquel notre besoin, notre désir, notre disproportion, sont le premier reflet, et alors notre besoin, notre désir, que nous considérons comme des faiblesses, sont précisément ce qui nous rend irréductibles. Précisément parce que nous sommes un ineffaçable désir de l'infini, nous sommes irréductibles à une quelconque réaction et, donc, notre valeur ne peut se réduire aux réactions que nous sommes amenés à avoir.

Combien de fois, entre nous, réduisons-nous la personne à ses réactions ! Et même, nous le justifions : « Je suis fait comme ça. » Non ! Je réagis comme ça parce je veux réagir comme ça ; mais je ne suis pas une pièce de mécanique, je ne suis pas encastré dans le mécanisme des circonstances, dans mes réactions : je suis ce rapport unique qui me rend irréductible. Et cela, nous devons l'affirmer et en prendre conscience, parce que la première influence que la mentalité ambiante exerce sur nous est justement cette réduction dans la manière de nous concevoir nous-mêmes, en nous réduisant – comme tout le monde – aux facteurs préexistants, à nos réactions, à nos mécanismes. Non ! Nous pouvons nous réduire autant que nous le voulons, mais nous ne sommes pas cela ! Nous sommes cette réalité irréductible qui est rapport avec le Mystère.

C'est pour cela qu'Ernesto Sábato dit : « La première tragédie qu'il faut de toute urgence affronter, c'est la perte de la valeur de soi-même que ressent l'homme. »³¹ La première chose de laquelle nous libérer est cette réduction à un automatisme, parce que « tout ce qui est personnel chez l'homme – affirme Berdiaev – se rebelle contre l'automatisme psychique et social. »³²

Comment pouvons-nous vaincre cet automatisme ? En rencontrant quelqu'un qui ne se laisse pas aller, qui ne se laisse pas réduire. Pour cela, nous devons lire ces affirmations, en essayant d'en comprendre toute la portée, toute la signification. Pour Jésus, « le problème de l'existence du monde est le bonheur de la personne, de l'individu ». ³³

Et comment découvrons-nous que Jésus a vraiment à cœur le bonheur de l'individu ? Comment nous empêche-t-il de réduire notre moi ? De manière très simple, en nous posant cette question : « Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? Ou que pourrions-nous donner l'homme en échange de sa propre vie ? »³⁴

Pourquoi celui qui nous pose cette question nous aime-t-il vraiment ?

Parce qu'il ne nous laisse pas réduire notre moi, notre besoin, il reconnaît l'étoffe dont nous sommes faits ; c'est comme s'il nous disait : « Regarde donc qui tu es ! Regarde ce que désire ton cœur ! Dis-moi si tu peux te contenter de moins que cela ! Dis-moi si le monde entier te suffit ! ».

C'est pour cela que don Giussani voyait dans ces paroles une tendresse d'un autre monde : « Aucune tendresse d'amour paternel ou maternel n'ont jamais investi le cœur de l'homme plus que cette parole de Jésus Christ passionné pour la vie de l'homme »,³⁵ jamais. Nous surprenons un homme qui a une passion pour notre néant, parce qu'il nous regarde sans nous réduire, ayant à cœur toute l'exigence de bonheur qui nous constitue. Lorsqu'on se sent regardé de cette manière, on fait tout de suite l'expérience du contrecoup qui fait saisir la correspondance : « C'est cela que j'attendais : quelqu'un qui me regarde comme cela, qui a mon moi vraiment à cœur, qui affirme ma personne de cette façon, de manière à faire une expérience de vie comme jamais auparavant ! »

Don Giussani poursuit : « Écouter ces dernières questions posées par Jésus représente la première obéissance à notre nature [quelqu'un qui pose ces questions est le Seul en mesure de décrire notre nature]. Si on refuse de les entendre, on se coupe des expériences humaines les plus significatives. On ne pourra s'aimer soi-même et l'on sera incapable d'aimer qui que ce soit d'autre. En effet, le motif ultime qui pousse à aimer soi-même et à aimer l'autre, c'est le mystère du *moi* ; tout autre motif nous introduit à celui-ci ».³⁶

Que nous sommes loin de cette mentalité ! Lorsque nous avons des difficultés dans nos relations (entre mari et femme, entre amis, entre amis de la Fraternité), la dernière chose qui nous vient à l'esprit est que cela puisse être en lien avec le manque d'obéissance à ces interrogations qui définissent notre nature. En restant sourds à ces interrogations ultimes, nous nous fermons les expériences humaines les plus significatives. Mais vous rendez-vous compte de ce défi, et de combien nous sommes loin de cela ?

2. La dépendance originelle

Quelle est cette valeur du moi ? Sur quoi se fonde-t-elle ?

« L'évidence ultime de la vie, immédiatement après le fait que l'on existe, c'est qu'avant d'avoir la vie, on ne l'avait pas. Ainsi, nous dépendons. »³⁷ Je vous prie de ne pas survoler ces phrases comme des choses que l'on connaît déjà. Il suffit de repenser à quand remonte la dernière fois où nous avons vraiment senti notre dépendance, la vérité de ce que nous sommes au point de reconnaître que nous dépendons, au point de ressentir le frisson de cette dépendance.

Parce que « Jésus Christ met en évidence chez l'homme une réalité qui ne dérive pas de l'origine phénoménologique de l'homme, mais une réalité qui est rapport direct et exclusif avec Dieu. »³⁸ La valeur du moi, la valeur de chacun d'entre nous, est d'être rapport direct, exclusif, avec Dieu, dont le reflet – comme je le disais auparavant – est notre besoin, le fait que nous sommes mendiants.

Mais le fait que nous sommes cela, le fait que Jésus voit en nous ce que nous sommes, cette dépendance, le fait que nous sommes rapport direct avec Dieu, voilà ce qui est mis en question par notre culture aujourd'hui. Regardez ce qu'écrit Rorty : « Il n'y a rien de profond en nous à part ce que nous y avons nous-mêmes placé, aucun critère qui n'ait été créé par nous-mêmes au cours d'une pratique, aucun canon de rationalité qui ne procède pas d'un tel critère, aucune argumentation rigoureuse qui ne soit pas l'observation de nos propres conventions ».³⁹

Rien n'est « donné ». Tout est « convention ». C'est contre cela qu'il faut lutter, parce que nous avons la même difficulté que tout le monde pour reconnaître ce qui est donné et nous pensons que les choses sont des conventions, que nous pouvons les jeter à la corbeille et qu'il n'arrivera rien. Et cela ouvre les portes à n'importe quelle manipulation, comme nous pouvons le constater dans toutes les discussions, jusqu'à l'eugénisme (comme vous pouvez le voir dans le texte de *Traces*, dans certaines des interventions sur la famille). Aujourd'hui, c'est l'humain qui est en discussion, comme le disait Jean-Paul II dans une très belle expression : c'est une « dispute sur *l'humanum* », ce qui est en jeu c'est la nature même de l'être humain, son existence, son identité.

Pour cela, affirmer que nous sommes ce rapport direct avec le Mystère est la seule possibilité de défendre l'homme tel qu'il est fait, avec ce désir de plénitude, de bonheur, qui est en lui. Don Giussani a toujours défendu cela de manière acharnée : « L'homme possède quelque chose qui ne dépend pas de ses antécédents, qui n'est donné ni par son père ni par sa mère [...] que l'on ne peut ramener [pour cela] à ses antécédents, mais sa réalité possède quelque chose qui ne dépend [...] que de Dieu. Chez lui, il y a quelque chose qui est rapport direct avec l'Infini, rapport direct avec le Mystère ».⁴⁰ À une autre occasion, il disait : « Depuis que je suis jeune, l'un des sentiments que j'essaie de nourrir et de renouveler le plus souvent, c'est que, en ce moment, je ne me fais pas de moi-même. »⁴¹

Si nous ne voulons pas succomber à la mentalité dominante, ou bien nous commençons à nous identifier à don Giussani, en ayant le dessus sur notre présomption, en commençant, tout misérables que nous sommes à nourrir et à renouveler le plus souvent la conscience que nous ne nous fai-

sons pas de nous-mêmes, ou bien nous finissons par avoir la mentalité de tout le monde : nous avons beau chercher, derrière toutes nos affirmations, nous sommes comme tout le monde. Pourquoi ? Parce que – comme je le disais hier en citant don Giussani – nous pouvons être ensemble, dans ce lieu qui nous fascine tant, et ne pas prendre au sérieux notre besoin, et rester passifs, sans rien faire, parce que tout, autour de nous, favorise cette inertie.

Octavio Paz écrit : « La seule chose qui unisse l'Europe, c'est sa passivité à l'égard de son destin. »⁴² Passivité qui ne peut pas ne pas avoir de conséquence. Un journaliste américain disait, à propos du massacre de Virginia Tech : « La position "par défaut" [l'attitude normale et presque automatique] est une passivité terriblement énervante. Les marginaux solitaires aux manies assassines sont heureusement rares, mais cette passivité détestable et corrosive est partout répandue et, à la différence de l'assassinat psychopathe, elle représente une menace existentielle pour la société ».⁴³

Don Giussani avait déjà bien identifié le début de ce processus commencé il y a des siècles, en parlant d'une « possibilité permanente de l'âme humaine [...] du manque d'engagement authentique, du manque d'intérêt et de curiosité pour la réalité totale. »⁴⁴ Le manque d'engagement avec ce que nous vivons n'est pas quelque chose qui ne nous regarde pas. Nous pouvons le voir à de multiples reprises, même lorsque nous participons à des gestes comme les nôtres, nous faisons tout, mais le centre du moi est immobile.

Quelqu'un me racontait que l'une de ses amies, après avoir pris le car pour aller à Rome Place Saint-Pierre vendredi soir, avait passé toute la nuit dans le car et était arrivée à Rome pour rejoindre sa place après tant de fatigue. Il lui semblait avoir tout fait et, à sa grande surprise, lorsque j'ai parlé du médiant, elle s'est rendu compte qu'elle n'avait pas fait le plus important.

Nous pouvons prendre le car, faire des kilomètres, au prix d'une grande fatigue, dépenser de l'argent, et être arrêtés, bloqués dans notre moi, ne pas bouger. Voilà la passivité. Et nous pouvons demeurer dans notre compagnie et être réduits à des faits antécédents, à nos réactions, sans prendre conscience que je suis rapport avec le Mystère, et que tant que je ne bouge pas, tant que je ne mets pas en jeu le centre de mon moi, ce qu'il y a de plus personnel en moi-même, mon moi reste bloqué, et cela ne peut pas ne pas avoir de conséquences. Si vous voulez toutes les voir, il suffit de reprendre le chapitre VIII du *Sens religieux*, où don Giussani décrit quelles sont les conséquences de ce manque d'implication avec ses propres demandes : l'anéantissement de

la personnalité, la dépression de la personnalité. Nous pouvons même participer à tant de nos gestes et voir combien notre personnalité s'étiole, et ensuite nous disons carrément : « Je n'ai rien fait ». Voilà le problème. C'est comme si l'on ne se servait pas d'un bras pendant deux semaines : il n'a rien fait, mais nous connaissons les conséquences de cette passivité.

Au contraire, l'affirmation que fait Jésus de la personne dépend bien d'une activité, parce que « ce rapport irréductible est d'une valeur que nulle espèce d'influence ne peut atteindre ni attaquer. »⁴⁵ Nous devons relire ces choses-là, les unes après les autres : notre moi est irréductible, inattaquable. Pour cela, nous devons arrêter de dire « Je ne peux pas ». Mais quelle circonstance peut nous empêcher de lever les yeux – comme le disait don Giussani – dans l'un des derniers articles de *Traces*⁴⁶ – et de dire « Tu » au Mystère ? Aucun pouvoir au monde ne peut l'empêcher, ni le forcer : voilà la grandeur, voilà la valeur unique de notre personne.

Ainsi, « un tel rapport, unique, lorsqu'il est reconnu et vécu, est *religiosité* ». ⁴⁷ Il ne suffit pas d'être comme cela (parce que nous le sommes, malgré nous-mêmes, même dans notre oubli nous sommes comme cela, nous sommes faits par un Autre avec ce rapport unique avec Lui), mais chacun de nous doit le reconnaître. Ce « rapport, unique, lorsqu'il est reconnu et vécu, [s'appelle] *religiosité*. »⁴⁸ C'est pour cela que don Giussani parle de l'insistance acharnée de Jésus à rappeler cette religiosité, cette manière de vivre son propre moi en tant que rapport avec le Mystère, parce que dans ce rapport avec le Mystère, avec le Père, Jésus voyait la seule possibilité de sauvegarder la valeur de la personne. Jésus voyait cette possibilité dans le rapport avec le Père. Pour cela, don Giussani disait : « La religiosité chrétienne jaillit comme la seule condition de l'humain », non pas pour devenir un peu plus « pieux », non pas pour devenir un peu plus « spirituels », pas pour être « plus du mouvement », mais comme condition de l'humain.

Cette insistance acharnée de Jésus n'est pas une simple affirmation, mais une initiative qu'il prend constamment à notre égard, en se rendant présent et vivant devant nous pour continuer à accomplir ce qu'il a fait au cours de sa vie terrestre : nous réveiller de la passivité, nous réveiller en nous faisant faire des expériences, en nous faisant désirer ; en enlevant tout ce qui est arrêté, passif, pour réveiller tout notre moi, pour sauver notre humanité. Comme le dit María Zembrano : « La pleine réalisation de ce que nous sommes n'est possible qu'en présence d'une autre présence, d'un autre être qui a la vertu de nous mettre en exercice, en acte... Comment serait-il possible de sortir de soi-même... à moins d'être irrésistiblement amoureux »,⁴⁹ c'est-à-dire attirés, fascinés. C'est cette présence qui fait naître

cette connaissance amoureuse, la seule en mesure de vaincre la passivité. « Une forme de raison – disait-elle – dans laquelle la passivité, la passivité tout entière, est rachetée par rapport à la connaissance et à ce quelque chose qui meut et engendre la connaissance : l'amour ». ⁵⁰ Nous avons besoin d'une méthode de connaissance « qui réveille tous les aspects de la vie et les soutienne ». ⁵¹

C'est pour cela que nous avons choisi ce titre pour notre retraite, comme contenu de méthode : « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! ». Sans Sa beauté qui m'attire tout entier, entièrement, je ne peux pas être moi-même, je diminue, je deviens passif, je déprime.

Jésus Christ est là, mais il faut le reconnaître. Nous l'avons vu à Rome ; et vous pourrez le voir à nouveau sur le DVD « Entraînés par la beauté de Jésus Christ ». ⁵² Mais il ne faut pas voir seulement la surface de ce que nous avons vécu, non seulement l'organisation du mouvement, mais la puissance de Sa présence. Parce que si nous n'arrivons pas à reconnaître Sa présence, nous rentrons chez nous et rien n'a changé : comme beaucoup d'entre vous l'avez déjà perçu, la réalité reste la même et la déception encore plus forte.

C'est pour cela qu'il est providentiel d'avoir sous les yeux le texte de l'école de communauté sur la puissance de l'Esprit Saint, ⁵³ parce que la puissance de l'Esprit est ce que nous devons continuer à demander, parce que nous pouvons être comme les disciples, qui avaient rencontré une Personnalité exceptionnelle, mais n'avaient rien compris ; et nous pouvons avoir participé à un geste exceptionnel et n'avoir rien compris.

C'est cet événement de l'Esprit que nous devons continuer à demander, pour que nous puissions nous identifier de plus en plus avec ce qui est survenu, et qui peut changer notre regard. « La connaissance nouvelle naît de l'adhésion à un événement, de l'*affectus* à un événement auquel nous nous sommes attachés » ⁵⁴ (« amoureux » dit María Zembrano). Notre raison ne vainc pas en tant que « mesure », si elle s'élargit, si elle est déterminée par un événement, par un *affectus*, par la présence vivante de Jésus Christ, par Sa beauté qui nous empêche de voir la mesure ou la passivité prendre le dessus, qui nous empêche de voir notre humanité s'affaiblir continuellement au point de déprimer.

C'est un regard, c'est de tenir notre regard aigu et accroché qui nous empêche de nous réduire. Mais comment pouvons-nous conserver cette position ? Seulement si l'événement reste contemporain. « La connaissance nouvelle – disait don Giussani – implique le fait d'être contemporain de l'événement qui l'engendre et la soutient continuellement ». ⁵⁵ Si la présence de Jésus Christ n'est pas continuellement présente, réveillant notre moi,

nous ne nous en sortons pas. Pour cela, le rappel du Pape est précieux : une foi profonde et assumée personnellement ne pourra s'enraciner que dans le Corps vivant de Jésus Christ, l'Église, qui garantit la contemporanéité de Jésus Christ avec nous. C'est en demeurant dans cette compagnie qu'il nous est possible de regarder le réel et nous-mêmes sans le réduire ni nous réduire. Mais attention : demeurer dans cette compagnie où survient à nouveau cette contemporanéité ne signifie pas y demeurer passivement, cela ne veut pas dire être présomptueux et passif. Don Giussani disait, il y a plusieurs années : « Suivre le mouvement sans cette conversion de la conscience de soi-même, sans que Jésus Christ, la mémoire de Jésus Christ deviennent le contenu, sans que Jésus Christ devienne le contenu de la conscience de moi-même, c'est-à-dire ne pas avoir de mémoire, suivre le mouvement de cette façon revient à suivre une association » ;⁵⁶ et une association ne sert pas à grand chose.

Pour cela, la religiosité chrétienne – insiste don Giussani – c'est-à-dire une religiosité, une ouverture, réveillée continuellement par la présence de Jésus Christ, par cette contemporanéité de Jésus Christ, est la seule condition de l'humanité. Dans cet amour pour Jésus Christ présent au milieu de nous, nous mettons en jeu notre humanité, nous mettons en jeu toute notre vie ! Parce que nous pouvons vivre la religiosité – comme nous le rappelle Jésus – dans toute sa vérité, précisément parce que nous avons rencontré Jésus Christ et que nous demeurons en son Église qui nous réveille continuellement et nous pousse toujours plus à entrer en rapport avec le réel avec toute l'ouverture de la raison et nous empêche de succomber définitivement à la passivité ou au rationalisme, nous pousse à élargir continuellement la raison. Pour cela, dit Jésus, ce rapport définitif avec Dieu est dans notre intérêt, c'est pour sauver notre personne.

Pour cela, mes amis, nous sommes devant un choix. « L'homme a le choix entre se concevoir affranchi de tout l'univers et dépendant de Dieu seul, ou bien comme étant affranchi de Dieu et par conséquent esclave de toute circonstance. »⁵⁷ Alors, lorsque nous nous sentons esclaves, n'en attribuons pas la faute aux circonstances, à l'univers tout entier, à quelqu'un sur qui déverser toutes les responsabilités, mais commençons à penser que d'être esclave dans une circonstance, « nous sentir coincés » dans celle-ci, nous sentir étouffer, résulte de ce manque de dépendance à l'égard du Mystère.

Combien, mais combien de désagréments, que de perte de temps, que de lamentations, que de violence nous nous épargnerions si nous comprenions ces choses-là ! Il suffit de faire l'école de communauté. Parce que « la supériorité du moi repose sur la dépendance directe vis-à-vis du prin-

cipe qui lui donne son origine et qui donne son origine à tout, c'est-à-dire Dieu. La grandeur et la liberté de l'homme proviennent de sa dépendance directe de Dieu, c'est une condition pour que l'homme se réalise et s'affirme. La dépendance de Dieu est la première condition qui profite à l'homme. C'est pourquoi, répétons-nous, vivre la dépendance envers Dieu [vécue, c'est-à-dire la religiosité], est la directive la plus fervente que Jésus donne dans son Évangile. »⁵⁸

3. L'existence humaine

Don Giussani conclut ainsi : « L'insistance sur la religiosité est le premier devoir absolu de l'éducateur, c'est-à-dire de l'ami ». Voilà un véritable ami, tous les autres le sont pour ainsi dire. On est ami si on ouvre cette religiosité, si on la réveille, pas si on l'éteint, pas si on la bloque ou l'arrange : dans ce dernier cas, ce n'est pas de l'amitié mais de la connivence. Demandons-nous combien de véritables amis nous avons, c'est-à-dire de personnes qui réveillent continuellement cela en nous, qui réouvrent la blessure, le drame de la vie, qui réveillent cette question : « Mais que sert de gagner le monde entier si l'on se perd ensuite soi-même ? ». Celui qui nous parle de cette façon, celui-là est un ami.

4. Une conscience qui s'exprime en demande

Cette conscience s'exprime en demande. « L'expression de la religiosité en tant que conscience de dépendre de Dieu s'appelle prière. » À ce propos, je soulignerai trois points :

a) « La prière est la conscience ultime de soi, comme conscience de [cette] dépendance constitutive. Elle représente l'étoffe du sentiment de soi que Jésus Christ avait ».⁵⁹ Ainsi, la prière, c'est de me rendre compte de ce que je suis : « Je t'ai aimé d'un amour éternel et j'ai eu pitié de ton néant » (Cf. *Jr* 31, 3.). Il s'agit d'une conscience de soi, non d'une prière sans conscience, d'une prière pour ainsi dire. Regardez quelle est la dernière fois que, durant la prière, vous avez vraiment pris conscience de vous-même jusqu'à vous émouvoir. C'est bien autre chose qu'un geste « pieux » ! La prière est cette conscience pleine depuis l'origine qui fait s'émouvoir ;

b) « C'est dans la prière que l'existence humaine ressurgit et prend consistance. »⁶⁰ Il est impossible de faire cela sans que notre propre moi ressurgisse et prenne consistance. « Émerveillement pieux, respect, soumission amoureuse dans ce geste de conscience : telle est l'âme de la prière

re. »⁶¹ Ce n'est pas se fatiguer ! Émerveillement pieux, soumission amoureuse, émotion ultime et profonde : voilà la prière.

Ainsi, lorsqu'on prend conscience de cela, « la solitude disparaît [...]. L'existence se réalise substantiellement comme un dialogue avec la grande Présence qui la constitue, [avec cette] invisible compagne. [Faites attention maintenant]. La compagnie est *dans* le moi, il n'est rien que nous fassions seuls. Toute amitié humaine est le reflet de la structure originelle de l'être et, si on le nie, c'est au péril de sa vérité. En Jésus, l'Emmanuel, le "Dieu avec nous", la familiarité et le dialogue avec Celui qui nous crée à chaque instant, devient non seulement une transparence éclairante, mais une compagnie historique. »⁶² Et la compagnie historique nous est donnée pour que cela devienne plus transparent, non pas pour nous remplacer.

Pour cela, nous avons besoin non seulement de la prière comme dimension, mais du geste de la prière comme nécessaire entraînement à une telle conscience, pour qu'elle devienne familière. Et voilà la promesse : « Le point culminant de la prière n'est pas l'extase, c'est-à-dire une conscience du fond telle qu'on y perd le sens de l'ordinaire, mais c'est plutôt voir le fond comme l'on voit les choses ordinaires. »⁶³

C'est bien autre chose que d'être des visionnaires ! Voici la mystique chrétienne : voir le fond, voir l'origine, sans rester à l'apparence, de sorte que le fond de toute chose, le fond de moi-même et celui de la réalité, deviennent transparents comme les choses ordinaires.

Quelle ouverture de la raison faut-il pour voir le fond comme l'on voit les choses ordinaires ! Quel entraînement est nécessaire pour user de la raison selon sa véritable nature de raison, jusqu'à la familiarité avec le Mystère qui voit le fond comme les choses ordinaires :

c) « L'expression accomplie de la prière est d'être une *demande*. »⁶⁴

« Tout a l'air si compliqué – dit Camus dans *Caligula* – Tout est si simple pourtant. Si j'avais eu la lune, si l'amour suffisait, tout serait changé. Mais où étancher cette soif ? Quel cœur, quel dieu auraient pour moi la profondeur d'un lac ? Rien dans ce monde, ni dans l'autre, qui soit à ma mesure. Je sais pourtant, et tu le sais aussi, qu'il suffirait que l'impossible soit. L'impossible ! Je l'ai cherché aux limites du monde, aux confins de moi-même. J'ai tendu mes mains. »⁶⁵

Tout est là : « J'ai tendu mes mains ». Nous désirons l'impossible. Pour cela, puisque nous ne pouvons nous le donner par nous-mêmes, toute notre espérance est de tendre les mains.

MESSE

SALUTATION DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR STANISLAW RILKO PRÉSIDENT DU CONSEIL PONTIFICAL POUR LES LAÏCS

Chers amis, c'est avec une grande joie que je me retrouve une fois encore parmi vous pour ce temps extraordinairement intense de la retraite spirituelle annuelle de votre Fraternité. Cela fait du bien au cœur de vous voir si nombreux et si intimement unis face au mystère de l'Eucharistie : peuple de prêtres, de prophètes et de rois, c'est-à-dire l'Église...

« Chanter au Seigneur un chant nouveau, car il a fait des merveilles » (Cf. Ps 97, 1), exhorte le psalmiste. Et l'histoire de la Fraternité de Communion et Libération est vraiment riche des merveilles du Seigneur. Un grand nombre d'entre nous garderons encore longtemps en mémoire et dans les yeux les images du bouleversant témoignage de foi que, samedi 24 mars, les fils spirituels de don Luigi Giussani ont rendu devant toute l'Église au cours de l'audience du Saint-Père Benoît XVI pour le vingt-cinquième anniversaire de la reconnaissance pontificale de la Fraternité. Dans ce peuple rassemblé en prière pour accueillir les paroles du Pape, se souciant peu de la pluie qui s'abattait Place Saint-Pierre et Via della Conciliazione, le charisme de Communion et Libération s'est rendu manifestement visible.

Avec l'âme encore toute remplie de gratitude envers le Seigneur pour le don de cette rencontre, préparons-nous maintenant à la célébration de l'Eucharistie par un acte sincère de repentance pour nos péchés.

Je confesse à Dieu tout puissant...

HOMÉLIE

« C'est ton visage, Seigneur, que je cherche... » (Cf. Ps 27, 8)

1. *La retraite, retour à l'essentiel de la vie...*

Le temps de cette retraite, tant attendue par chacun de vous, est un temps fort pour la vie de tout le mouvement qui se retrouve chaque année à Rimini à cette période pour se mettre en présence du Seigneur dans le silence du recueillement, dans la prière, dans l'écoute de la Parole et dans la méditation. C'est un temps où il vous est donné de faire encore une fois l'expérience de cette profonde communion qui fait de vous une compagnie, une grande famille, « un seul corps et une seule âme ». C'est un *kairos*, un temps où le Seigneur passe et, donc, de retour à l'essentiel. Les paroles de

Jésus Christ à Marthe nous reviennent en mémoire : « Tu te soucies et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même » (*Lc 10*, 41). Aujourd'hui plus que jamais, notre existence risque de s'épuiser dans un activisme sans frein qui nous rend distraits, superficiels, qui nous fait oublier ce qui compte vraiment. Les styles de vie promus par la culture dominante érodent la foi et rendent l'esprit aride. Cette retraite est alors une grande opportunité qui nous est donnée pour nous interroger à nouveau sur l'essentiel et pour entreprendre un chemin de recherche personnelle des vraies réponses, en tenant notre regard fixé sur Celui qui est la vraie réponse donnée par Dieu aux désirs les plus profonds du cœur de l'homme : Jésus Christ. Le psalmiste dit : « C'est ton visage, Seigneur, que je cherche » (*Ps 27*, 8), et encore « cherchez toujours son visage » (*Cf. Ps 105*, 4). La vie chrétienne est une recherche continue du visage de Jésus Christ dans laquelle nous sommes toujours des débutants et, alors, avons toujours besoin de maîtres qui nous apprennent comment le chercher... Grande est donc la gratitude que nous ressentons pour le Saint-Père qui, avec son livre *Jésus de Nazareth*, a voulu nous faire participer à sa recherche, personnelle et passionnée, du visage de Jésus Christ, dans laquelle foi et raison se soutiennent réciproquement en s'appuyant sur le fondement assuré de la Parole révélée par les Évangiles. Ce livre est le fruit – comme lui-même l'écrit dans la prémisses – « d'un long chemin intérieur » (p. 7) : celui du chrétien, du théologien, du pasteur et, enfin du Pontife. Notre méditation sur le passage évangélique de cette Eucharistie sera guidée précisément par sa parole de grand maître de la foi.

2. La soif de Dieu...

Le passage de l'Évangile que nous avons écouté nous emmène de manière idéale au Cénacle où Jésus, dans son discours d'adieu aux apôtres, leur ouvre son cœur. Son testament est un testament où chaque parole pèse d'un très grand poids. Le Seigneur parle aux disciples de son rapport particulier avec le Père, en révélant son identité la plus profonde : il est le Fils. Mais ils ont du mal à comprendre.

« Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit » (*Jn 14*, 7). La demande de Philippe exprime la soif la plus profonde du cœur de l'homme, la soif de Dieu. La grandeur de l'homme consiste en un cœur que Dieu seul peut combler, rien d'autre ! Et pourtant, le monde essaie par tous les moyens de l'exclure de sa vie, de la vie de la société, de la culture. Dieu devient de plus en plus « le grand Absent » et le Pape nous avertit : « Seulement la foi dans le Dieu unique libère et "rationalise" vraiment le monde. Là où elle disparaît, le monde ne revêt qu'une apparence de rationnel » (p.

208). Sans Dieu, l'homme et le monde sont une énigme incompréhensible, inexplicable, privée de sens.

Cette retraite est un moment vraiment privilégié pour raviver en nous la soif de Dieu, pour raffermir en nous le sens religieux, le goût de Dieu, le goût du Mystère. Benoît XVI écrit : « L'homme, au fond, n'a besoin que d'une seule chose qui contient tout ; mais il doit d'abord apprendre à reconnaître, à travers ses désirs et ses aspirations superficielles, ce dont il a vraiment besoin et ce qu'il veut vraiment. Il a besoin de Dieu » (p. 404). Et il explique : « Qu'a vraiment apporté Jésus, s'il n'a pas apporté la paix dans le monde, le bien-être pour tous, un monde meilleur ? Qu'a-t-il apporté ? La réponse est très simple : Dieu [...] Il a apporté Dieu : maintenant nous connaissons son visage, maintenant nous pouvons l'invoquer. Maintenant, nous connaissons la route que nous devons, en tant qu'hommes, prendre en ce monde. Jésus a apporté Dieu et avec lui la vérité sur notre destin et notre origine ; la foi, l'espérance et l'amour. Seule notre dureté de cœur nous fait estimer que c'est peu. Oui, le pouvoir de Dieu dans le monde est silencieux, mais c'est le pouvoir vrai et durable. La cause de Dieu semble toujours se trouver comme à l'agonie. Mais il se montre toujours comme ce qui demeure et sauve vraiment » (p. 67). Les pages écrites par le Saint-Père touchent notre sphère la plus intime, orientent notre vie, nous font désirer prier avec les paroles du psalmiste : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant : quand le verrai-je face à face ? » (*Ps* 41 42, 2).

3. Connaître Jésus...

« Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit ». À la requête de Philippe, Jésus répond avec une question voilée de reproche : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? » (*Jn* 14, 9). Aujourd'hui, nous devrions entendre cette question comme posée à chacun d'entre nous, et nous laisser secouer de nos fausses certitudes, en nous laissant dire que nous ne savons peut-être pas tout, nous laissant pousser à ne jamais nous arrêter dans notre cheminement personnel de recherche du visage du Jésus des Évangiles : « Mais pour vous, qui suis-je ? » (*Mt* 16, 15). Dans l'encyclique *Deus caritas est*, le Pape nous fait comprendre toute l'importance pour le chrétien de connaître le Maître : « La véritable nouveauté du Nouveau Testament ne consiste pas en des idées nouvelles, mais dans la figure même du Christ, qui donne chair et sang aux concepts – un réalisme inouï. » (n° 12). Le christianisme est la personne vivante de Jésus Christ. En commentant le livre du rabbin Jacob Neusner *A Rabbi talks with Jesus*, Benoît XVI cite un passage où l'auteur

affirme que, dans son enseignement, Jésus n'a rien laissé de côté mais il a ajouté quelque chose qui bouleverse tout : lui-même. Et il explique que c'est précisément cela « le point central de la “peur” du juif pratiquant Neusner face au message de Jésus, et c'est la principale raison pour laquelle il ne veut pas suivre Jésus et reste fidèle à l'“Israël Éternel” : la centralité du Moi de Jésus dans son message qui imprime une nouvelle direction à toute chose [...]. La perfection, être saint comme Dieu l'est (Cf. *Lv* 19, 2 ; 11, 44), demandée par la *Thora*, consiste maintenant à suivre Jésus. » (p. 131).

Dans le passage de l'Évangile que nous venons d'écouter, Jésus Christ se présente comme le Fils du Père Éternel, qui lui est totalement soumis et totalement égal, nous permettant ainsi de regarder son identité la plus intime, et de regarder par conséquent dans l'intimité de Dieu lui-même. Le Pape écrit : « Il y a l'originalité de Jésus. Lui seul est “le Fils” » (p. 395). Pour cela, « l'enseignement de Jésus ne provient pas d'un apprentissage humain, quel qu'il soit. Il vient du contact immédiat avec le Père, du dialogue “face à face”, de la vision de Celui qui est “dans le sein du Père”. C'est la parole du Fils » (p. 27). Celui qui marche avec Jésus est nécessairement impliqué dans la communion avec Dieu.

« Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas ». Le risque de suivre Jésus, de demeurer avec lui, sans le reconnaître, est réel. Et les paroles du Seigneur à Philippe sont un avertissement pour nous tous et une invitation à nous unir à l'humble profession de foi de Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous, nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu. » (*Jn* 6, 68-69).

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Votre Excellence, permettez-moi au nom de tous, de vous remercier pour la constante paternité avec laquelle vous nous accompagnez depuis longtemps ; et même si votre venue se répète depuis longtemps, elle n'en est pas moins passionnante, au contraire. Pour cela, merci à nouveau.

Monseigneur Rylko. Pouvoir présider cette eucharistie, je considère cela comme un don, comme un moment de recharge spirituelle pour moi aussi, non seulement pour vous mais aussi pour moi.

Et permettez-moi de conclure cette eucharistie en évoquant une fois encore une parole du Pape. Le cardinal Joseph Ratzinger disait, il y a main-

tenant deux ans : « Ce dont nous avons surtout besoin, en ce moment de l'histoire, ce sont des hommes qui, à travers une foi éclairée et vécue, rendent Dieu crédible en ce monde. Le témoignage négatif de tant de chrétiens qui parlaient de Dieu et vivaient contre Lui a assombri l'image de Dieu et ouvert la porte à l'incrédulité. Nous avons besoin d'hommes qui gardent le regard tourné vers Dieu, en apprenant de là la véritable humanité. C'est seulement à travers des hommes qui sont touchés par Dieu, touchés par Dieu, que Dieu peut faire son retour parmi les hommes ».

Au cours de cette retraite, Dieu passe parmi nous. Rendons-Lui la place centrale qui Lui appartient dans notre vie personnelle, au sein de nos familles, dans notre travail. Laissons le Seigneur nous toucher vraiment ces jours-ci !

Samedi 5 mai, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie du salon :

Wolfgang Amadeus Mozart, symphonie pour piano en ré mineur n° 20 K 466

Clara Haskil – piano

Igor Markevitch – Orchestre des Concerts Lamoureux

« Spirto gentil » Philips (Universal)

Julián Carrón. Remercions le patriarche de Venise, Son Eminence le cardinal Angelo Scola, pour le message qu'il nous a envoyé :

« Très chers amis, l'attrait de Jésus Christ pour notre vie nous érige en personnalités en chemin : sûres du but, mais aussi conscientes qu'il demande une tension continue. C'est en cela que réside *la valeur de l'homme*. C'est pour cela que chacun d'entre nous possède une dignité ineffaçable, que rien ni personne ne peut entamer.

Le précieux enseignement de ce cher monseigneur Giussani, condensé dans le très beau vers de Jacopone da Todi, brille cette année encore d'une façon plus lumineuse après que Benoît XVI nous a parlé et embrassé au cours de la mémorable audience du 24 mars dernier. Que cela fasse fleurir en chacun de nous un élan de communion renouvelée, que nous continuions à la mendier auprès du Père comme l'expression la plus convaincante de la beauté humaine.

Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis, cardinal Angelo Scola »

Un message de Son Excellence monseigneur Luigi Negri, évêque de Saint Marin-Montefeltro, nous est également parvenu. Je salue Son Excellence monseigneur Paolo Romeo, archevêque de Palerme ; Son Excellence monseigneur Gianni Danzi, archevêque de Lorette, qui sont présents ces jours-ci. En outre, je salue Son Excellence monseigneur Giancarlo Vecerrica, évêque de Fabriano et le père Massimo Cenci, sous-secrétaire de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, et le docteur Guzman Carriquiry, sous-secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs.

■ SECONDE MÉDITATION

« ...et de quel prix la vie, sinon pour s'en servir et pour la donner ? »

« ...et de quel prix la vie, sinon pour s'en servir et pour la donner ? ». Quelle audace, dans les paroles de Jésus que nous venons de chanter :

« Va, vends tout ce que tu as, et suis-moi ». ⁶⁶ C'est presque une supplication, c'est comme s'il venait mendier auprès de nous : « Regarde, si tu veux vivre, va, vends tout ce que tu as et suis-moi ».

Au cours de l'audience du 24 mars, le Pape nous a rappelés à la mission. « La forte unité qui s'est réalisée dans l'Église des premiers siècles entre une foi amie de l'intelligence et une pratique de vie caractérisée par l'amour réciproque et par une attention emplie d'égards portée aux pauvres et aux personnes qui souffrent, a permis la première grande expansion missionnaire du christianisme dans le monde gréco-romain. Ainsi en a-t-il été par la suite, dans divers contextes culturels et situations historiques. Cela reste la voie maîtresse pour l'évangélisation : que le Seigneur nous guide pour vivre cette unité entre vérité et amour dans les conditions propres à notre époque, pour l'évangélisation de l'Italie et du monde d'aujourd'hui. » ⁶⁷

Une foi amie de l'intelligence (comme nous l'avons vu ce matin), une pratique de vie caractérisée par l'amour (comme nous le verrons maintenant).

Si la première partie du chapitre sur la conception que Jésus a de la vie avait comme point central le fait que le problème de l'existence du monde est le bonheur de l'individu, la question est maintenant de savoir comment l'on rejoint le bonheur. Il s'agit de s'aider à comprendre le chemin. Tous les hommes ont fait et font des tentatives pour atteindre ce bonheur et, pour cela, tous ceux qui ont à cœur ce bonheur ne peuvent pas ne pas sentir la provocation de Jésus comme un chemin avec lequel se confronter. Nous pouvons affronter cette question comme un discours que nous connaissons déjà ou, au contraire, comme l'occasion d'une vérification, d'une comparaison entre ce que chacun de nous est en train de vivre et le chemin proposé par Jésus Christ pour atteindre le bonheur. C'est seulement si nous trouvons le chemin que nous pourrions devenir des témoins devant les hommes, c'est-à-dire que nous pourrions vivre la mission.

La loi de la vie

Le don de soi

La loi de la vie, dit Jésus, c'est le don de soi. « Si l'homme en tant qu'être (personne) est quelque chose de plus grand que le monde [plus grand que les faits antécédents], en tant qu'existant, (en tant que dynamisme vivant) – dit don Giussani au début de ce chapitre – [la personne] est une partie du cosmos. Ainsi, si le but de son agir est, en dernière analyse, sa complétude, ou son bonheur, il n'en reste pas moins que, de manière immédiate, il est de servir le tout dont il fait partie. » ⁶⁸

C'est ce que nous devons nous aider à comprendre : si, en dernière analyse, le but ultime est l'accomplissement de soi, le bonheur, nous atteindrons le bonheur précisément à travers ce service au tout parce que, « En tant que partie du tout, l'homme doit le servir, même si tout l'univers a pour but de l'aider à mieux parvenir à son bonheur. »⁶⁹

Comme vous le voyez, le défi est impressionnant, parce que cela nous semble un paradoxe, difficile à accepter, qui nous plonge dans le désarroi, parce que bien souvent nous pensons que servir le tout va à l'encontre de notre bonheur. C'est le paradoxe que nous trouvons dans l'Évangile : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui aime sa vie la perd ; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle. »⁷⁰

« L'existence humaine consiste dans un service au monde, et l'homme – dit don Giussani en suivant ce paradoxe de l'Évangile – parvient à sa complétude en se donnant, en se sacrifiant. Le meilleur commentaire de ce principe chrétien, ce sont les paroles d'Anne Vercors devant le cadavre de sa fille Violaine, dans *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, acte IV, scène 5 : “Est-ce que le but de la vie est de vivre ? Est-ce que les pieds des enfants de Dieu seront attachés à cette terre misérable ? Il n'est pas de vivre, mais de mourir ! [...] et de donner ce que nous avons en riant ! Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle ! [...] De quel prix est le monde auprès de la vie ? et de quel prix la vie, sinon pour s'en servir et pour la donner ?”. L'existence humaine consiste à se consumer “pour” quelque chose ».⁷¹

Mais pourquoi est-ce comme cela ? Pourquoi la vie consiste-telle à se consumer pour quelque chose ? Quelle est la nature de cette brûlure ? La vie est ainsi parce que le Mystère, qui est à l'origine de tout ce que nous sommes, le Mystère de la Trinité, en plus d'être rapport, est don – nous l'avons vu ce matin – don de soi profondément ému, est charité. La nature de Dieu s'est révélée dans l'envoi de Son Fils qui regarde notre néant avec beaucoup de compassion : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » ;⁷² il eut compassion d'eux. Que Dieu nous aime d'un amour éternel et qu'il ait pitié de notre néant, éprouve de la compassion pour moi, est une chose, mais qu'il envoie son Fils, c'est une chose inconcevable qui décrit la nature de Dieu. « Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent. »⁷³

Voilà la nature de Dieu, dit le Pape : « Dieu est en absolu la source originelle de tout être ; mais ce principe créateur de toutes choses – le *Logos*, la raison primordiale – est, d'autre part, quelqu'un qui aime avec toute la pas-

sion d'un véritable amour. »⁷⁴ C'est pour cela que la grandeur de l'homme créé par ce Dieu qui frémit de compassion est d'être don ; il est créé à la ressemblance de Dieu, sa « consommation » doit donc devenir don. La loi de l'existence est donc l'amour, le don de soi.

« Ainsi le caractère paradoxal de cette loi nous apparaît-il : le bonheur par le sacrifice. »⁷⁵ Comment ne pas se scandaliser d'une telle affirmation ? La proposition de Jésus Christ est un défi à la mentalité ambiante et dans laquelle nous sommes bien souvent plongés, et qui agit sur nous.

L'objection sur l'*eros* que fait Nietzsche et que le Pape cite dans l'encyclique *Deus caritas est* pourrait s'étendre à tout le reste de l'existence. « Selon Friedrich Nietzsche, le christianisme aurait donné du venin à boire à l'*eros* qui, si en vérité il n'en est pas mort, en serait venu à dégénérer en vice. Le philosophe allemand exprimait de la sorte une perception très répandue : l'Église, avec ses commandements et ses interdits, ne nous rend-elle pas amère la plus belle chose de la vie ? N'élève-t-elle pas des panneaux d'interdiction justement là où la joie prévue pour nous par le Créateur nous offre un bonheur qui nous fait goûter par avance quelque chose du Divin ? »⁷⁶

Dans ce contexte, il nous sera impossible de résister à la pression de la mentalité qui nous entoure, à moins de faire une autre sorte d'expérience. Il ne suffit pas d'opposer le « bon » discours au « mauvais » discours pour vivre dans cette situation. Nous avons besoin d'une expérience différente, d'une expérience de plénitude, sinon nous ne résisterons pas et, tôt ou tard, nous succomberons nous-aussi à la mentalité de tous.

C'est précisément le défi, et don Giussani y répond ainsi : « Mais plus l'on accepte [de se donner], plus on expérimente, dans ce monde déjà [attention aux mots !] une plus grande complétude » :⁷⁷ il s'agit d'une expérience, non pas dans l'au-delà, mais dans ce monde-ci. Ce sont des paroles qui nous invitent à l'expérience, à vérifier cette loi : se donner apporte une plus grande plénitude à la vie. Ce n'est pas en raisonnant, ce n'est pas en essayant de comprendre le paradoxe que l'on avance, mais en regardant son expérience. Personne ne pourra nous convaincre « à froid », ou bien à l'aide de raisonnements, de ce paradoxe, mais seulement si l'on voit que plus on aime, plus on est soi-même, que la vie est don de soi et que dans ce don on ne se perd pas mais on se gagne. On devine cela lorsque, dans un rapport amoureux, le don de soi à l'autre est la plénitude de son propre moi ; tous ceux qui ont aimé le comprennent. Tous ceux qui ont aimé quelque'un comprennent que plus on aime, plus on se donne à l'autre et plus on fait l'expérience d'une plénitude.

Cela nous fait comprendre comment mettre en discussion la manière habituelle de nous comporter où nous devenons la mesure des choses. Bien

souvent nous entendons dire : « Je ne le fais pas tant que je ne le comprends pas », c'est-à-dire qu'il faudrait d'abord comprendre et, ensuite, agir. Non ! Parce que nous ne pouvons pas comprendre si notre critère est notre raison comme mesure : au contraire, c'est l'expérience qui me rend cette loi évidente. C'est pour cela que don Giussani a créé un geste pour nous aider à comprendre cette loi en partant de l'expérience : l'action caritative. Il dit que, pour comprendre, il ne suffit pas de savoir, il faut agir.

Voilà la valeur éducative, pour tous, du geste de l'action caritative, où l'on apprend, où l'on vérifie, la loi de l'existence comme don. « Par notre nature, nous avons l'exigence de nous intéresser aux autres. [...] Nous allons à la "caritative" pour satisfaire cette exigence », ⁷⁸ nous dit don Giussani, et là, en rencontrant le besoin de l'autre, face au besoin qui a une portée unique, en faisant l'expérience de ma disproportion, je commence à comprendre mon incapacité de le résoudre, et le besoin devient alors plus conscient. Pour cela, si nous voulons apprendre cette loi, nous ne devons pas laisser tomber ce geste éducatif fondamental.

Don Giussani nous dit : « Ainsi, la personnalité humaine nous est-elle proposée comme la résultante de deux composantes : le sacrifice et l'amour. "Nul n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l'Évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, au temps présent, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle." » ⁷⁹ Voilà l'expérience de celui qui commence à se donner : le centuple. Voilà la promesse : cent fois plus. Jésus ne veut pas dire qu'il faut se sacrifier dans la vie terrestre pour ensuite atteindre le bonheur dans l'au-delà, dans la vie éternelle, après la mort, mais que s'introduire dans cette dynamique nous permet d'anticiper ici, dans ce monde, la vie éternelle, de commencer à participer maintenant à la plénitude définitive.

La loi de l'existence est le don de soi. Don Giussani continue : « Toute loi n'est rien d'autre que la description d'un mécanisme stable. Même l'homme en tant que tel (être conscient et doué de volonté) est un mécanisme fondamentalement fixé. La description de cette stabilité fondamentale est donnée par ce que l'on appelle la loi morale. » ⁸⁰

Pour cela, il est important de bien comprendre cette loi, ce mécanisme stable, parce que bien souvent, nous le réduisons à un mode d'emploi, à un moralisme : « Ce n'est pas bien parce que c'est défendu par la loi », et nous pensons que, au fond, en contournant la loi rien de grave n'arrive. Nous concevons la loi comme une convention, non pas comme le dynamisme qui correspond au moi. Heschel dit : « Le principe ultime de l'éthique n'est pas un impératif, mais un fait ontologique. [...] Un acte ne

devient pas bon parce que nous nous sentons obligés de le faire. Nous nous sentons plutôt obligés de le faire parce qu'il est bon. »⁸¹ Par exemple, personne n'évite de se couper un bras pour ne pas aller à l'encontre du cinquième commandement ! Celui qui se couperait un bras ne penserait pas être allé à l'encontre d'une règle, mais être allé contre soi-même. La règle est la description d'un bien, de ce que je suis et de la manière vraie, appropriée, de me rapporter à moi-même. Mais nous, bien souvent, nous pensons que la loi, la règle, est seulement quelque chose qui nous empêche de faire ce que nous voulons. Ainsi, maintenant que chacun fait ce qu'il veut, on finit dans le nihilisme, parce que la loi n'est pas seulement un mode d'emploi mais la description d'un mécanisme stable qui nous fait comprendre quelle est la nature de notre moi. Le bien auquel nous adhérons est quelque chose qui nous correspond, et c'est précisément pour cela que c'est bien : avoir un bras nous correspond plus que ne pas en avoir.

« Sur la base de quel critère l'homme établira-t-il la loi de son action ? Il convient, pour décrire un mécanisme, de regarder en priorité sa fonction, son but. Or, la destination du moi étant le tout [puisque notre moi est désir de totalité, désir infini de totalité], sa loi [notre nature, le dynamisme de notre nature] est de se donner au tout ». Ainsi, c'est seulement en se donnant au tout que le moi trouve sa correspondance. Don Giussani ajoute : « En dehors de la conscience du tout, l'homme se sentira toujours prisonnier ou en proie à l'ennui. »⁸² Nous sommes faits pour la totalité, si quelqu'un perd cette conscience, cette ouverture à la totalité, cet angle ouvert à l'infini, il se sent prisonnier. Et comment pouvons-nous nous libérer de cette prison, de cet ennui, lorsque nous sommes bloqués dans le travail ou dans les circonstances ?

Regardez le titre d'un paragraphe de *À la recherche du visage humain* : « Le geste de l'offrande [le fait de se donner] accomplit la libération de l'homme [...]. C'est un geste très simple et essentiel que tout homme peut accomplir, quelle que soit sa condition, pourvu qu'il lui reste un minimum d'autodétermination. »⁸³ Ce qui nous permet de respirer en toute circonstance, c'est ce geste très simple.

C'est le défi que chacun d'entre nous doit pouvoir vérifier, dont chacun doit pouvoir faire l'expérience afin de vérifier si la proposition de Jésus Christ libère vraiment de l'emprisonnement, de l'étouffement des circonstances et de l'ennui. Saint Paul le dit dans deux incomparables versets de sa *Lettre aux Romains* : « Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. Et ne vous modelez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous

transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. »⁸⁴ Offrez, nous exhorte l'apôtre, votre réalité concrète, selon la totalité des facteurs.

Et qu'est-ce qui nous aide à cela ? Le réel, qui nous pousse à rechercher le sens pour ne pas étouffer dans l'emprisonnement.

Récemment, quelqu'un me demandait : « Comment puis-je faire mémoire de Jésus-Christ dans mon travail ? ». Et je lui ai répondu : « Et comment parviens-tu à travailler sans faire mémoire de Jésus Christ ? Comment parviens-tu à vivre dans ton travail, dans les circonstances, sans faire mémoire de Jésus Christ, sans le souffle de l'offrande ? ». Ce que nous pouvons dire du travail vaut aussi pour le repos : en effet, ce n'est pas seulement à cause du poids du travail. Comment pouvez-vous vous reposer, avec tout le besoin de totalité que vous avez, sans faire mémoire, sans offrir, sans ouvrir tout grand votre moi au tout ? Si on ne vit pas dans l'orbite de la totalité, on ne peut éviter de se sentir prisonnier et plein d'ennui. Comment arrivez-vous à vous supportez vous-mêmes, à vivre les circonstances, à prendre des vacances ? Comment pouvons-nous vivre sans ce souffle de l'infini ? Et comme nous n'acceptons pas cela, nous nous agitions et rentrons des vacances plus fatigués que lorsque nous sommes partis, parce que le repos n'est pas de s'agiter davantage : c'est l'ouverture, la libération, qui résident dans le geste très simple et l'offrande, il ne s'agit pas de la passivité de celui qui n'a rien d'autre à faire. Seul celui qui ouvre sa raison, offre vraiment, avec une raison appropriée, parce que « l'offrande – nous rappelle don Giussani – implique la reconnaissance du Christ en tant que “substance” de toute vie. Si un homme, pendant qu'il étudie ou qu'il travaille, déclare : “Je t'offre mes études ou mon travail”, si, dans un moment de difficulté, il dit : “Je t'offre ma difficulté et mon incertitude”, cela signifie avant tout : “Je reconnais que la consistance et la substance [c'est-à-dire le souffle], l'étoffe de l'instant que je suis en train de vivre, c'est Toi [Jésus Christ]. »⁸⁵

Voilà la prétention de Jésus Christ. Hors de cela, nous sommes des prisonniers. C'est la portée de Sa promesse, et c'est avec cela qu'il faut tout confronter ! Faites ce que vous voulez, mais confrontez-le à tout le reste et voyez s'il existe quelque chose qui puisse répondre davantage à cette exigence de totalité que nous trouvons en nous-mêmes à chaque instant, dans n'importe quelle circonstance de notre vie, et qui ne soit pas celle-ci : « L'étoffe de l'instant que je suis en train de vivre, c'est Toi [Jésus Christ]. Je reconnais que ce qui donne sa vérité aux études, au travail, au problème dans lequel je me débats, c'est ta Présence. »⁸⁶ C'est celle-là la véritable reconnaissance de Jésus Christ, parce que ce n'est pas un Jésus Christ abs-

trait, mais le Seigneur qui est dans le temps et ne s'en va pas. Quelle familiarité faut-il avec Jésus Christ pour respirer, dans n'importe quelle circonstance, précisément dans cette reconnaissance, en demandant qu'il se révèle, qu'il se manifeste ! « Si toi, ô Jésus Christ, tu es la substance de l'instant que je vis, de la page que je lis, de la tâche que j'accomplis, de la tristesse ou de la colère qui m'accable, manifeste-toi au sein de tout cela. »⁸⁷

Ainsi, le point de départ est l'expérience : c'est seulement dans l'expérience que se révèle qui est Jésus Christ et quelle est la portée de la proposition qu'il nous fait pour atteindre le bonheur. Nous tous, au moins à quelques moments de notre vie, avons fait cette expérience, mais bien souvent elle ne devient pas un changement de notre mentalité. Nous sommes déraisonnables, nous ne soumettons pas la raison à l'expérience et c'est pour cela que nous continuons à chercher, comme si nous n'avions rien compris, comme si l'expérience avait été inutile, alors la vie devient plus difficile. Il est dans notre intérêt de regarder cette expérience en face, parce que toute la difficulté de la vie consiste en cela, consiste à comprendre ces choses, car plus longtemps dure notre besoin et plus de difficultés nous avons. Comme pour le petit enfant qui, tant qu'il n'apprend pas certaines choses élémentaires, a besoin de beaucoup de temps et a davantage de difficultés. Toute notre difficulté réside précisément dans cette conversion : comprendre ce qu'est la vie, que la vie est de se donner au Tu. « Le changement [...], c'est de mieux comprendre ce que l'on est »,⁸⁸ disait Eliot.

« Il nous faut maintenant remarquer – nous dit don Giussani – que le but de l'entreprise humaine est poursuivi avec les moyens dont on dispose, avec “ce que l'on est” ». ⁸⁹ Et nous sommes en possession de deux moyens.

a) L'instinctivité. « C'est ce que j'ai en moi, ce qui me détermine, m'attire, me stimule. C'est par cela que l'homme est introduit au service de la réalité : par un ensemble de données dont on ne peut faire abstraction. »⁹⁰ Pour don Giussani, l'instinctivité n'est pas un obstacle, quelque chose dont il faut se débarrasser, mais un moyen, quelque chose dont il faut se servir, dont on ne peut faire abstraction parce que c'est cela qui introduit l'homme au service de la réalité.

Cet été, une fille m'écrivait : « Il me semble que dans le parcours de mon désir jusqu'à Jésus Christ, il y a comme un moment crucial, intensément dramatique. Il y a un chant russe où un homme voit une très belle femme et se souvient de sa femme. Moi aussi, en voyant les choses, en aimant les hommes, je voudrais me rappeler Jésus Christ, ce Tu, et heureusement cela arrive, pourtant il y a un moment où l'on doit se débarrasser de

l'instinctivité qui nous pousserait à vouloir prendre ce que l'on a devant soi. »

La première réaction est de se débarrasser de l'instinctivité qui nous pousserait à vouloir prendre ce que l'on a devant soi. Comme nous le disions ce matin : nous voulons nous débarrasser de notre besoin parce que nous le considérons comme une faiblesse ; maintenant nous voulons nous débarrasser de notre instinctivité parce qu'elle nous pousse à prendre ce que nous avons devant nous.

Don Giussani a une manière bien différente de regarder les choses, et face à notre instinctivité, il nous dit : « Comme l'humain est humain, comme l'humanité est humaine ! ». Au lieu de s'en débarrasser, cette demande soit surgir : « Pourquoi cette humanité m'est-elle donnée ? »⁹¹ Si Dieu a mis en moi cet ensemble de données, pourquoi sont-elles là ? Pour un bien : c'est la positivité avec laquelle don Giussani regarde n'importe quelle donnée du réel, n'importe quelle chose donnée par un Autre, c'est ce regard de sympathie pour l'humain, pour tout l'humain qui est en nous.

« Comme il y a ce moment dramatique – continue notre amie – je voudrais que la personne [quelque chose qui m'attire] ne soit même pas là, qu'elle ne passe pas devant moi et ne me frappe pas, je voudrais ne pas être autant fascinée par les choses, les visages, pour ne pas risquer de me tromper ». Cela paraît très humain : on veut aimer, on ne veut pas se tromper et alors, la première idée qui vient à l'esprit est : « Je voudrais ne pas être autant fasciné par les choses, les visages ». On voudrait effacer la beauté qui nous attire.

D'abord, nous voulons éliminer l'instinctivité et maintenant, nous voulons éliminer la beauté, toujours pour le même motif : nous épargner le drame de la vie.

Regardez comment don Giussani dévoile la vérité de ce qu'il y a derrière cette attitude : « Si l'on aime une personne, on accepte tout de suite de mourir pour elle [on accepte de se sacrifier pour elle] ». C'est naturel. Et pourtant : « C'est à cause d'une résistance en nous que nous fuyons le sacrifice. Une résistance à quoi ? Ce n'est pas une résistance au sacrifice [...], c'est une résistance à la beauté. C'est une résistance [...] au vrai : on refuse le vrai. Voilà l'interminable confusion du péché originel : cela s'appelle le mensonge. La résistance au sacrifice est due à l'attachement au mensonge, parce que l'on cède au mensonge, et parce que nous sommes menteurs [...]. [Notre résistance] est une résistance à la beauté et à la vérité ».⁹² Nous commençons à nous défendre de la beauté, de cette même beauté qui nous met en mouvement, qui nous rappelle à Quelque chose d'autre !

« Tu dis toujours – continue la lettre – de ne jamais censurer notre humanité, au contraire, tu dis que c'est précisément elle qui nous amène à reconnaître Jésus Christ. C'est vrai, je suis ici parce qu'il y avait un lieu qui n'avait pas peur de mon humanité. » Oui, nous sommes dans un lieu qui n'a pas peur de notre humanité, un lieu qui regarde notre humanité avec sympathie, parce que cela – comme nous l'avons vu ce matin – est indispensable pour reconnaître Jésus Christ, à cause de la fascination de Jésus Christ. Nous avons besoin de ces deux choses : notre humanité et la fascination d'une beauté qui nous attire. Si l'on ne ressent pas la fascination des choses et des visages, si l'on veut les effacer, cela veut dire que l'on ne ressentira jamais la fascination de Jésus Christ.

Il est très important de bien comprendre ces choses, parce que souvent, face au vertige, à la peur de se tromper, nous sommes tentés d'éliminer notre propre humanité ou bien la beauté (les choses ne nous attirent pas plus que cela...) : mais si j'élimine mon humanité et que je deviens un caillou, si je mutilé mon humanité, comment puis-je m'émouvoir face à Jésus Christ, comment puis-je être entraîné par Jésus Christ ? C'est pour cela qu'il ne suffit pas de remplacer l'humanité par des principes, comme le disait Eliot : « Nos principes ne nous permettent pas de comprendre ce Tout qui gouverne notre attachement aux choses, pas plus qu'un fragment de lambeau d'humanité ne parvient à communiquer cette vivante beauté de la chair que nous aimons tant. »⁹³

« Les sens [...] que Dieu a créés – disait Paul Claudel – ne sont pas de vils acolytes, mais sont nos serviteurs qui parcourent le monde entier, jusqu'à ce qu'ils trouvent la Beauté ». ⁹⁴

Tout cela nous est donné pour trouver la Beauté, pour la reconnaître. Je ne peux pas faire abstraction de mon humanité, m'arracher mon instinctivité, parce que c'est ce qui me détermine, m'attire, me stimule, m'introduit au service de la réalité. Il faut donc se demander – second passage que fait don Giussani – pourquoi cette humanité m'est donnée.

b) « Un tel attrait, un tel stimulus, de telles impulsions contingentes ont un but. Ainsi, le second facteur est la conscience du but, précisément, de cette instinctivité. En effet, le facteur du dynamisme de la nature humaine est non seulement son urgence, mais aussi la conscience du but de l'urgence elle-même. »⁹⁵ Moi, qui possède cette instinctivité, je ne suis pas seulement instinctivité, mais je suis un moi qui a la conscience du but pour lequel il la possède, et qui sait que cette énergie, cet élan, sont faits pour un but. La seule chose, c'est de ne pas s'arrêter à mi-chemin, je ne peux pas bloquer l'élan qui me renvoie plus loin sous prétexte d'éviter le sacrifice qu'il comporte, le drame où il me place.

Au contraire, le plus souvent, il arrive ce que dit encore notre amie : « Ainsi, je réduis souvent mon désir à une envie, et Jésus Christ à une règle ». On réduit le désir à une envie, un instinct, une réaction. Mais si mon désir est seulement une envie sans but, si cette instinctivité (qui, par le fait même qu'elle se trouve en moi-même, possède le souffle de l'infini) est réduite à une envie et si Jésus Christ se réduit à une règle, il est bien normal que l'on prenne peur. Il ne subsiste que le moralisme : stopper l'instinctivité pour éviter d'aller à l'encontre de la règle.

Où se situe l'erreur de cette réduction du désir à une envie, à un instinct ? Don Giussani nous dit : « L'homme, à la différence des animaux et des choses, est conscient du rapport qui existe entre son instinct émergeant et le tout, c'est-à-dire l'ordre des choses. »⁹⁶ L'instinct ne peut pas être détaché de la totalité du moi, avec tout l'élan infini qu'il comporte. Pour cela, il n'y a pas que l'envie : je suis une instinctivité qui a conscience du but, tout ouverte sur l'infini. Même quelqu'un comme Pavese le reconnaît : « Ce qu'un homme cherche dans les plaisirs est un infini, et personne ne renoncerait à l'espoir de parvenir à cet infini ».⁹⁷

Quel est, alors, le but de cette instinctivité, de cette urgence ? Don Giussani nous dit encore : « La subordination de l'instinct au but, c'est-à-dire au tout, est le don fondamental de soi au tout ».⁹⁸ Cette instinctivité, cette urgence, cette énergie (cet ensemble de données), nous a été donnée pour être ordonnée au tout, parce que c'est dans le fait de se donner au tout que l'homme se retrouve, comme l'expérience amoureuse nous le suggère. « Oui, l'amour – nous dit le Pape – est “extase”, mais extase non pas dans le sens d'un moment d'ivresse, mais extase comme chemin, comme exode permanent allant du moi enfermé sur lui-même vers sa libération dans le don de soi, et de cette façon précisément vers la découverte de soi-même et, plus encore, vers la découverte de Dieu ».⁹⁹

L'idéal chrétien n'est pas d'être des cailloux, handicapés sur le plan affectif ; la question, c'est que mon énergie, tout mon désir de plénitude, avec mon instinctivité, ne trouve son accomplissement qu'en se donnant au tout, qu'en se donnant à l'infini.

« Comme il n'y a rien d'inutile dans ce monde [...], le désir de possession, la volonté de possession, devient le point initial pour commencer un long cheminement vers le *Tu* ».¹⁰⁰ C'est cela que, bien souvent, nous ne sommes pas en mesure de faire, et ainsi, soit nous glissons dans l'instinctivité, soit nous mutilons notre humanité. Et puisque ce cheminement nous semble mystérieux, au cours de la tentative pour le comprendre, nous pensons : d'abord, je me détache, et ensuite j'affirme cette chose. Don Giussani dit dans un passage : « Non. C'est le contraire ! Ce n'est pas “d'abord, il

y a le détachement, et puis la vérité” : il y a la vérité et *ensuite* le détachement ». ¹⁰¹ Voilà la prétention de Jésus Christ : c’est seulement parce qu’il y a la vérité, dans laquelle l’homme peut voir s’accomplir sa vie tout entière, toute son affection, qu’il peut entrer dans un rapport vrai avec tout.

Un étudiant a raconté à l’un de ses amis sa réaction face à une proposition « indécente » : « Elle était belle, et j’étais sur le point de lui dire oui, mais lorsque j’ai commencé à répondre, j’ai eu les larmes aux yeux, Dieu merci. Je me suis arrêté un instant et j’ai pensé à la journée de début d’année, à la nécessité de se donner les raisons de toutes choses, à mes amis. Et alors je lui ai dit non, parce que je l’aimais et que j’étais convaincu que c’était la chose la plus instinctive et dénuée de raison que nous puissions faire. »

Cela n’arrive pas que dans des rapports avec des personnes, mais dans le rapport avec les choses, avec tout. Un groupe d’amis me demandaient, à propos de la tentative de bien vivre le pouvoir ou les intérêts personnels : « Comment pouvons-nous vivre sans succomber au pouvoir ou aux intérêts ? ». Savez-vous ce que je leur ai répondu ? Je leur ai parlé de la virginité : c’est seulement s’il y a la vérité, s’il y a Jésus Christ, s’il y a quelque chose qui accomplit la vie plus que toute autre chose, que l’on peut vivre dans un rapport vrai avec tout, avec les intérêts, avec le pouvoir et les choses. Aurons-nous quelquefois le courage de vérifier cette proposition que Jésus Christ nous fait, de vérifier complètement si la proposition de vie que nous offre Jésus Christ comme accomplissement de notre humanité, et donc de notre affection, est en mesure de répondre, ou resterons-nous toujours à mi-chemin ?

C’est seulement la vérité, c’est seulement la beauté de quelque chose que je vis, qui permet de ne pas céder à l’instinctivité. Il ne s’agit pas de tronquer ou de censurer, mais d’ordonner l’instinct au but, d’avoir quelque chose qui soit plus puissant, qui ait un attrait plus fort, par quoi tout mon être, avec toutes mes énergies, soit attiré comme par un aimant.

Mais comment puis-je ordonner l’instinct, le désir, au tout ? Don Giussani atteint ici le sommet : « Mais il n’est pas humain de se donner si ce n’est à une personne, il n’est pas humain d’aimer si ce n’est une personne. Le “tout”, en dernière analyse, est l’expression d’une personne : Dieu ». ¹⁰² Pourquoi ? Parce que c’est le seul qui correspond à toutes mes attentes, à tout mon désir d’infini, à toute l’exigence de bonheur auquel me pousse mon humanité. C’est seulement cela qui peut ordonner toute chose.

« Au delà de l’activité des facultés de l’âme – dit Julien Green – il y a quelque chose de plus profond... que je m’en aperçoive ou pas. » ¹⁰³ Mais Dieu, le Mystère, s’il reste lointain et abstrait, n’est pas en mesure d’attirer toute notre humanité. C’est pour cela que l’incarnation était nécessaire, qu’il fallait – comme Leopardi en avait l’intuition – que la Beauté, avec un

B majuscule, revête une « forme sensible », se fasse chair. Il fallait une « présence affectivement attrayante » pour attirer toute mon énergie, toute mon affection, tout mon désir pour Lui.

C'est pour cela que la seule espérance est celle-ci : « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! ». ¹⁰⁴ Sans cela, nous pouvons nous tromper autant que nous le voulons, nous pouvons tomber ou censurer, mais nous ne résolvons rien, parce que ni l'instinctivité ni le moralisme ne peuvent résoudre le problème de la personne, car il faut quelque chose qui parvienne vraiment à répondre de manière appropriée à tout mon besoin de totalité. Pour cela, sans la beauté de Jésus Christ présent qui nous « attire tout entier », il n'y a aucune possibilité d'accomplissement de l'humain, ni aucune possibilité de devenir des personnes affectivement accomplies.

« La vie de l'homme consiste – disait saint Thomas – dans l'affection qui principalement la soutient, dans laquelle il trouve la plus grande satisfaction ». ¹⁰⁵ Là où se trouve la vraie satisfaction, là se trouve la réponse au problème affectif de l'homme.

C'est seulement un christianisme comme beauté, comme attrait, qui est le seul en mesure de répondre au défi du cœur, le seul en mesure de faire face, d'affronter cette exigence de totalité qu'a le cœur, le seul en mesure de vaincre la distance, si le cœur cède à son attrait.

Sans Jésus Christ, il n'y a pas de plénitude, et donc pas de virginité, qui permettent un rapport vrai avec tout : avec les choses, avec les personnes, avec votre femme, avec vos enfants, avec ceux qui travaillent avec vous, sans que ce soit le pouvoir qui décide de tout. Un rapport gratuit, le rapport d'une personne affectivement accomplie, qui ne se sert pas des autres pour remplir le vide qui reste encore. Cela rend inutile tout le moralisme, parce que tôt ou tard nous succombons.

C'est pour cela que le Pape emploie souvent le mot « attire » : « Le Dieu incarné nous attire » ¹⁰⁶, et répète continuellement le verbe « attirer ». « Si le poète a pu dire [il cite Virgile, Ecl. 2] : “Chacun est attiré par son plaisir”, non par le besoin mais par le plaisir, non par la contrainte mais par la joie, à plus forte raison nous pouvons dire que se sent attiré par Jésus Christ l'homme qui trouve sa joie dans la vérité, dans la béatitude, dans la justice, dans la vie éternelle, en somme, en tout ce qui est Jésus Christ ». ¹⁰⁷

La vie consiste à se donner, à aimer Jésus Christ, à trouver en Lui la satisfaction. Pour cela, si Jésus Christ est seulement une règle et non la présence affectivement attirante, il est impossible qu'il accomplisse l'homme affectivement. C'est là que l'on voit la portée de la promesse de Jésus Christ. Lorsque quelqu'un a vu que rien ne le satisfaisait, il commence à comprendre qu'il lui convient peut-être de s'ouvrir à Lui.

L'une d'entre vous me disait : « Lorsque je t'ai entendu parler d'une promesse d'infini et de bonheur, qui naît avec le fait de tomber amoureux, et de l'incapacité structurelle de l'autre de satisfaire cette promesse, cela m'a beaucoup frappé : tu parlais de la blessure que cela génère et tu disais que de cette blessure jaillit le besoin de Jésus Christ. Ces choses-là m'ont beaucoup, beaucoup, touchée et je ne cesse d'y repenser : combien sont-elles vraies et combien brûlent-elles la blessure d'une promesse insatisfaite ! Chacun d'entre nous peut penser à mille situations, à mille facettes de cette grande vérité, mais je voulais te demander : comment fait-on pour garder cette blessure ouverte ? Il me semble humainement insupportable de soutenir une telle position. Une promesse a besoin d'être accomplie, tôt ou tard, mais si le moment de cet accomplissement est trop éloigné dans le temps et que l'attente se fait longue, cela nous consume. Personnellement, je tombe régulièrement dans ces deux attitudes opposées et contradictoires : ou bien je m'anesthésie en recherchant des satisfactions dans mille activités qui m'apaisent un peu et je me consacre à mille rapports superficiels où je ne ressens pas trop la solitude, ou bien c'est le cynisme qui ressort, et je doute qu'une vraie humanité différente soit possible. Oui, je dirais que c'est un manque de foi. » C'est impossible de ne pas se demander, tôt ou tard : mais Jésus Christ, la promesse de Jésus Christ, est-elle en mesure de s'accomplir ? C'est là que nous sommes de nouveau appelés à un saut dans le rapport avec Jésus Christ, c'est là que se voit la promesse. Jésus se présente comme le centre de l'affection et de la liberté de l'homme : en se posant lui-même au cœur de ces mêmes sentiments humains, il se place de plein droit avec leur véritables racines. De cette façon, Jésus révèle la portée de sa promesse. Jésus a la prétention d'être le seul que l'homme doit suivre pour vraiment trouver réponse à cela. Comme le dit saint Grégoire de Nyse : « Seul ce Bien [avec un B majuscule] est vraiment doux, désirable et aimable ; le savourer nous pousse de plus en plus vers un désir plus grand ». ¹⁰⁸ Et il continue : « Chaque fois que le désir est satisfait [il commence à trouver une réponse maintenant, tout n'est pas renvoyé à la vie éternelle], cela produit un nouveau désir de la réalité supérieure. Donc, puisqu'à l'âme fut enlevé le voile du désespoir et qu'elle put voir la beauté infinie et sans limite de l'objet aimé [...], l'âme s'empresse de désirer plus fortement ». ¹⁰⁹

Mais nous, courrons-nous le risque de vérifier cette promesse jusqu'au bout ?

Seul celui qui la vérifie peut voir qu'il ne doit pas mutiler son désir, mais qu'arrive miraculeusement ce que nous disions hier : la conversion du désir. Nous commençons à désirer, nous nous surprenons à commencer à désirer Ce qui nous accomplit et nous commençons à désirer un peu plus à

chaque fois, ce Bien, cette Présence où le cœur trouve sa satisfaction, non pour l'apaiser définitivement, mais pour le désirer de plus en plus. C'est un défi si bouleversant, si dramatique, que c'est seulement si nous sommes en mesure de l'accepter que nous pouvons vivre cet accomplissement.

Conclusion

Je conclus avec ce que dit don Giussani à la fin de ce très beau chapitre : « Jésus Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à la tâche de l'homme, à la liberté de l'homme, ni pour supprimer l'épreuve de l'homme [...]. Il est venu dans le monde pour rappeler l'homme au fond de toutes les questions, à sa structure fondamentale et à sa situation véritable. [...] Jésus Christ est venu rappeler l'homme à la *religiosité* authentique sans laquelle toute prétention de solution est mensongère. »¹¹⁰ L'amour, la politique, le travail, tout devient confus, si l'on ne vit pas correctement cette religiosité.

C'est pour cela que la vie est un chemin, est une tension. « La conception de la vie humaine en Jésus Christ est donc essentiellement une tension, une lutte [...] ; c'est un cheminement ». ¹¹¹

« Bestiaux comme toujours – disait Eliot – charnels, égoïstes comme toujours, intéressés et obtus comme ils le furent toujours auparavant, et pourtant toujours en lutte, toujours à réaffirmer, toujours à reprendre leur marche sur le chemin éclairé par la lumière ; souvent, en s'arrêtant, en perdant du temps, en se fourvoyant, en s'attardant, en rebroussant chemin, mais en ne suivant jamais un autre chemin ». ¹¹²

« La vie est un cheminement sans halte, une recherche de sa propre complétude, c'est-à-dire de son vrai "soi-même" » ¹¹³

À Pavie, Benoît XVI a parlé de saint Augustin en ces termes : « En suivant attentivement le cours de la vie de saint Augustin, on peut voir que sa conversion ne fut pas le fait d'un unique moment mais, justement, d'un cheminement ». ¹¹⁴

C'est à ce cheminement que nous sommes tous invités. Et don Giussani conclut le chapitre avec une phrase géniale, que je lis et avec laquelle je termine : « Reconnaître et suivre Jésus Christ (foi) engendre ainsi une attitude existentielle caractéristique selon laquelle l'homme est un marcheur, debout et infatigable, allant vers un but non encore atteint, certain du futur parce qu'entièrement appuyé sur Sa présence (espérance) ; dans l'abandon et l'adhésion à Jésus Christ fleurit [attention !] une affection nouvelle [accomplie] pour tout (charité), qui engendre une expérience de paix, l'expérience fondamentale de l'homme en chemin. » ¹¹⁵

Dimanche 6 mai, le matin

À l'entrée et à la sortie du salon :
Chants basques, Groupe vocal Oldarra,
« Spirito Gentil », distribution Universal

Don Pino. Dans quelques instants, nous chanterons, dans l'hymne du dimanche : « À nous, comme alors à Madeleine, le Christ ressuscité se dévoile ; il vient à notre rencontre et nous appelle par notre nom, Celui qui était mort et qui est vivant. »

Sur le chemin de la vie, dans les pas de chaque jour, notre humanité vit comme conscience, comme affection, seulement s'il y a cette initiative : l'initiative du Mystère qui vient à notre rencontre et nous appelle par notre nom. Chaque fois que nous disons l'*Angelus*, que nous soyons 26 000 comme ici ou bien tout seuls en allant travailler, en rangeant notre maison, c'est cette évidence qui emporte toute tentative de mesure, toute mesquinerie de notre petite foi : « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ».

Angelus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Giancarlo Cesana. Nous avons recueilli les questions qui ont émergé dans les assemblées tenues hier soir dans les hôtels, et nous avons choisi celles-ci. La première vient de Hongrie : « Comment regarder notre besoin avec sympathie, et non pas comme une étape à franchir ? C'est-à-dire, comment considérer que la nourriture n'abolit pas la faim et qu'avoir un peu d'appétit permet de mieux savourer le repas ? ».

Julián Carrón. Qui rencontre le problème de s'enlever le besoin de la faim ? Celui qui n'a pas de nourriture. Celui qui a de la nourriture, se pose-t-il le problème de s'enlever le goût, le désir, ou bien veut-il avoir le désir de savourer la nourriture ? Quelqu'un veut-il que cela soit une étape à franchir ou bien cela lui plairait-il d'avoir toujours son humanité d'aplomb pour profiter pleinement d'un bon vin ou d'un bon plat ? Cela montre à quel point nous nous détachons de notre expérience, parce que ce qui émerge dans l'expérience, si on regarde bien, c'est que le besoin, la faim dans

ce cas présent, est au service d'autre chose, parce que sans la faim, je ne pourrais pas savourer un bon vin ou un bon plat.

C'est aussi valable pour le besoin d'être aimé. Qui rencontre le problème de franchir l'étape d'être aimé, le besoin d'être aimé ? Celui qui n'a pas encore rencontré la personne aimée. Celui qui a rencontré la personne aimée, ne ressent pas l'urgence de franchir cette étape : il a le désir constamment éveillé de la revoir encore, d'aller la trouver. Il ne pense pas du tout : « Maintenant, dépassons ce stade, de telle sorte que je ne sois plus intéressé qu'elle soit là ou qu'elle ne soit pas là. » C'est une abstraction, pure et dure. Pour nous, bien souvent, le christianisme est une abstraction ! Lorsque nous parlons du christianisme comme nous parlons des choses réelles, cela ne marche pas comme cela, et si nous avons de la difficulté à comprendre, c'est parce que c'est, pour nous, une abstraction. C'est pourquoi, si nous ne faisons pas l'expérience, si nous ne regardons pas l'expérience, nous ne comprenons pas et nous nous débattons dans des choses obscures.

Les disciples n'avaient pas ce problème, au point que, dès le début, Sa présence s'est révélée si décisive que, lorsqu'ils se sont réveillés le lendemain, ils se sont surpris à désirer aller le trouver, et ils ne se sont pas mis en tête la préoccupation de dépasser ce stade. Et plus ils Le rencontraient, plus ils désiraient aller le trouver encore, parce que leur besoin était embrassé et pris par un Autre, regardé dans la compagnie d'un Autre. Donc, je veux pour moi, de même que je le souhaite pour vous, que le désir, le besoin, ne soient pas un stade à dépasser, parce que cela voudrait dire que nous n'avons rien rencontré de ce dont nous avons besoin pour vivre. Dans la vie, nous rencontrerons bien des gens qui parlent de Jésus Christ jusqu'à l'ennui, mais combien en connaissez-vous qui ont besoin de Jésus Christ pour vivre ? Pour vivre ! Pour se lever le matin, pour aller travailler, pour se regarder soi-même, pour regarder son propre besoin... pour vivre ! Sinon, que m'importe d'être chrétien ?

Giancarlo Cesana. Le besoin est donc non seulement l'expression d'une limite, mais aussi la condition pour profiter de la réponse.

Julián Carrón. Certes.

Giancarlo Cesana. Parce que sinon l'humanité est abstraite.

Julián Carrón. Oui.

Giancarlo Cesana. Maintenant, une série de questions sur le désir.

Si le désir vise le bonheur, pourquoi peut-on avoir peur de sa propre humanité jusqu'à opposer de la résistance au désir lui-même ? ».

Julián Carrón. Parce que nous sommes seuls ! Nous avons peur de notre désir de la même manière que quelqu'un a peur de la faim parce qu'il n'a rien à manger. Nous avons peur de notre désir parce que nous sommes tous seuls, parce que nous nous concevons tous seuls, et tous seuls nous ne nous en sortons pas, nous ne pouvons pas vivre avec ce désir. Alors, nous avons besoin de nous distraire, nous devons chercher quelque chose qui nous détache de nous-mêmes, de notre désir. Il est difficile de trouver des personnes qui coïncident avec elles-mêmes dans leur manière de vivre, qui soient pleinement présentes à elles-mêmes, parce que pour être présent à soi-même, il faut avoir face à soi la Présence qui accomplit le désir.

Mais c'est possible, mes amis, c'est possible ! La vie est beaucoup plus que notre philosophie, parce qu'il y a Jésus Christ, mais il faut être disponible pour un chemin permettant que cela devienne de plus en plus expérience. C'est possible : la vie est bien plus que ce que nous considérons comme la vie, et elle peut acquérir une plénitude en toute chose, une intensité d'un autre monde, dans ce monde-ci : cent fois plus, cent fois plus ! Le défi que le christianisme lance à la vie, à ceux qui ont le désir de vivre, se situe à ce niveau-là.

On peut penser : « Ce que j'entends maintenant, c'est une blague », ou bien on peut au moins commencer à penser que cela peut être comme cela. Je ne pourrais pas même parler de cela, je ne pourrais pas même l'imaginer, parce que personne ne peut imaginer le christianisme avant qu'il ne survienne, au point qu'ensuite, deux mille ans d'histoire plus tard, nous ne pouvons même pas l'imaginer maintenant ; après l'avoir écouté et vécu pendant des années, même maintenant nous ne croyons pas que ce soit possible. Imaginez si quelqu'un qui n'en a jamais fait l'expérience pouvait l'imaginer ou le penser. C'est un défi, parce que l'on se trouve face à une présence qui témoigne Quelque chose d'autre.

Giancarlo Cesana. « Que veut dire : la conversion se situe dans le désir, étant donné que nous pensons que la conversion concerne, au contraire, l'action ou la mentalité ? ».

Et puis, il y a une autre question, qui a été assez fréquente : « Nous voudrions une aide sur la façon d'ordonner l'instinct au but ». D'une part, il y a celui qui réduit le désir parce qu'il n'y a pas de réponse et, d'autre

part, il y a la dictature du désir : j'ai soif – comme le disait saint Ephrem – j'ai soif, je vais à la source et je l'assèche.

Julián Carrón. La première question démontre que pour nous le christianisme, malgré tout, si on regarde bien, est un moralisme, quelque chose à faire, une règle à suivre.

Parfois on me dit : « Si je pouvais suivre mon désir, je le ferais, mais puisque je suis un moraliste acharné et que l'Église me dit de ne pas le faire, je ne le fais pas ; mais si je pouvais, je le ferais. » C'est pour cela que nous sommes handicapés sur le plan affectif, que nous sommes bloqués, parce que nous n'avons pas accepté le risque de vérifier Jésus Christ. Pour tous, pour la majorité, c'est cela : une règle. Le désir est réduit à une envie, et Jésus Christ à une règle. Voilà la question. Mais si l'on commence à faire l'expérience de la satisfaction, s'il y a quelque chose qui satisfait, alors le désir commence à se déplacer ; au lieu de faire des bêtises qui ne comblent pas, on commence à choisir autre chose qui comble. Je laisse ce que je désirais parce que c'est « moins », cela me donne moins de satisfaction, cela me comble moins que ce que commence à goûter. Si Jésus Christ n'est pas cela, la prétention chrétienne est un mensonge, parce que Jésus Christ, au fond, ne comble pas, n'est pas en mesure d'accomplir la promesse.

Mais si l'on commence à faire l'expérience de l'accomplissement de la promesse, c'est le désir qui se déplace : je désire plus la nouvelle chose que celle que je désirais avant, parce qu'elle m'accomplit davantage, et puisque je ne suis pas stupide, puisque j'acquiesce davantage de plénitude dans cette chose-ci – resteriez-vous attaché à un plat qui ne vous plaît pas alors que vous en connaissez un qui vous plaît ? – c'est le désir qui se déplace. Oui ou non ? Regardez votre expérience, c'est seulement par moralisme que l'on peut dire : « Non, je préfère rester là. » Eh non ! Le désir se déplace. Ensuite, on pourra ou non avoir l'argent pour payer ce plat, c'est une autre question, mais si l'on pouvait on mangerait toujours de ce plat-là, et puisque ce « plat » dont il est question est gratuit, il serait bête... de ne pas en profiter.

« Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! ». Voilà la portée de la promesse de Jésus Christ, qui est promesse parce que réelle, parce qu'il lance un défi à notre désir, jusqu'à le déplacer. Conversion du désir : le désir se déplace ailleurs. Si ce n'est pas comme cela, nous pouvons continuer à faire toute la profession de foi du *Credo*, mais nous n'y croyons pas ; nous pouvons être orthodoxes jusqu'à la moelle avec la bonne doctrine, mais nous ne croyons pas qu'il y ait dans l'histoire Quelque chose en me-

sure de répondre au désir de l'homme et nous ne croyons donc pas que Jésus Christ est la réponse, même si nous sommes orthodoxes jusqu'à la moelle : orthodoxes, doctrine juste, mais la pratique est erronée. On ne vit pas de bonne doctrine, parce que le christianisme n'est pas une bonne doctrine ; dans le christianisme, la doctrine devient chair dont je peux faire l'expérience. Le *Logos*, la Beauté, sont devenus chair, et alors je peux en faire l'expérience.

C'est seulement cela qui explique que tout le dynamisme humain qui est en moi (appelé instinct, ensemble de données) m'est donné pour adhérer à cette Présence, qui est le but pour lequel il a été fait. Cet ensemble de données, désir, instinctivité, tout cela m'a été donné pour adhérer, pour que je puisse prendre et adhérer : la main m'a été donnée dans le but d'adhérer, de prendre quelque chose, de posséder dans le vrai sens du terme. La seule question est de découvrir, d'être disponible pour un chemin, de telle manière que petit à petit on commence à tout diriger – précisément à cause de l'attrait de la beauté – vers ce but, et alors on commence vraiment à comprendre : « Maintenant, je comprends pourquoi l'instinctivité m'a été donnée, pourquoi le désir m'a été donné, pourquoi le besoin m'a été donné. » Pourquoi ? Parce que le Mystère m'a fait comme cela. Et il ne m'a pas fait comme un chien, avec un ensemble de désirs plus réduit, parce qu'il voulait me faire participer d'une plénitude de l'autre monde, Sa plénitude. Parce que c'est le désir de Lui qui, petit à petit, se dévoile devant nos yeux. Jésus Christ nous dévoile quel est le but en le faisant. C'est comme quelqu'un qui, à un certain moment, a le désir encore tout confus d'être aimé, il désire et pense : « Cette personne ne me suffit pas », « elle ne me suffit pas », « elle ne me suffit pas », « elle non plus », « ni elle »... Apparaît la personne aimée, et il dit : « Maintenant je comprends ! Maintenant je comprends ce que je désirais au milieu de toute cette confusion. J'étais encore dans l'obscurité, mais lorsqu'elle (ou il) est apparue, répondant à mon besoin, j'ai compris pourquoi j'avais tout cet ensemble de données, toute cette humanité tendue vers autre chose. Alors, toute l'instinctivité, tout le désir, toute mon humanité, tout mon besoin, sont ordonnés au but ».

C'est une éducation, c'est suivre, c'est-à-dire se laisser entraîner par la beauté. Par exemple, celui qui est emporté par cette beauté, ordonne au but – la beauté du geste – tout son désir d'applaudir, et il se retient alors. Il ne se retient pas parce qu'il se dit de manière moraliste : « Je dois me retenir d'applaudir », mais parce qu'il est tellement tendu vers le but, tellement tendu vers la beauté, que toute son énergie n'a pas besoin de se laisser aller à l'instinctivité et d'applaudir (comme c'était le cas ce matin, ce matin au cours des chants). Pensez à l'ordre et aux chants dans nos gestes : pour-

quoi, bien souvent, nous ne supportons pas une autre façon de demeurer ensemble et de chanter ? Parce que c'est plus beau, parce que nous sommes éduqués à une beauté d'un autre monde. Ainsi nous ne renonçons à rien ; nous avons été éduqués à ordonner tout cet ensemble de données (auquel les autres se laissent aller comme une instinctivité qui n'a pas compris son but), nous avons été éduqués à voir que c'est plus beau lorsque l'instinctivité est entièrement attirée, facilitée, captée par le but. Et il n'y a pas de comparaison : même le dernier arrivé le reconnaît à la manière dont nous chantons, à la manière dont nous demeurons ensemble. Cela a été une éducation. Ordonner l'instinct au but, dans toute chose, est pour ce « plus », pas pour un moins, non pas pour une arnaque, ni parce que « je ne peux pas ». Non, non, non : c'est pour un plus. Et lorsque l'on voit d'autres manières de demeurer ensemble, personne ne les regrette : « Pourquoi ne sommes-nous pas comme eux ? ». Nous préférons nos chants, l'intensité avec laquelle nous chantons et avec laquelle nous soignons nos chants. Nous ne pouvons l'échanger avec rien d'autre.

Giancarlo Cesana. Donc, tu dis que le facteur qui favorise la conversion du désir, nécessaire à la conversion du désir, c'est la présence de l'objet du désir.

Julián Carrón. Bien sûr !

Giancarlo Cesana. Tandis que la tentation que nous avons est de travailler sur le désir, par exemple nous travaillons sur le désir de la femme au détriment de la présence de la femme.

Julián Carrón. C'est pour cela que c'est un moralisme. C'est-à-dire : nous devons faire comme ça parce qu'on nous a dit de faire comme ça et pas parce que l'on est tombé amoureux, on a trouvé la femme et alors on dit : « Qu'elle est belle ! C'est cela que je veux », ou bien parce qu'on a vu chanter d'une certaine manière, ou bien qu'on a vu un certain ordre... Il a suffi d'une personne – don Giussani – qui était comme cela et qui nous l'a témoigné. De cette autorité est né un peuple, parce qu'il a aidé tout le monde à voir cette beauté, à savourer, à désirer cette Beauté, et maintenant nous ne pouvons plus nous en passer.

Giancarlo Cesana. Donc, la dictature des désirs n'est pas tant dans le fait d'avoir des désirs exagérés ou aigus, que dans le fait d'avoir des désirs sans objet.

Julián Carrón. Exact ! C'est comme une mine flottante.

Giancarlo Cesana. La question suivante est celle-ci : « Il me semble, d'un côté, que ma vie est une continuelle vérification de la vérité de ce chemin ; de l'autre, ton insistance sur le fait de courir le risque de vérifier cette promesse me fait dire que tu nous demandes un travail plus profond. Quel est-il ? ».

Il y a aussi cette autre question : « Jusqu'à aujourd'hui, je pensais que la disponibilité du cœur (désir) était suffisante. Mais tu nous as demandé un travail. Comment puis-je ne pas ressentir ce travail comme un effort personnel d'adéquation ? »

Julián Carrón. Pour nous bien souvent, « implication » équivaut à « moralisme », et donc employer le mot « travail » ou bien « mettre en mouvement quelque chose » est synonyme de moralisme. Non ! Celui qui aime les matchs de football fait un effort, s'implique. Si on lui dit : « Mais pourquoi ne restes-tu pas chez toi ? De toute façon, on le retransmet à la télé ! ». « Mais non, ce n'est pas la même chose de regarder la match à la télé et d'aller au stade ! ». Celui qui aime les matchs s'implique, fait un travail, précisément à cause de la beauté. Quelqu'un tombe amoureux... « Pourquoi ne te suffit-il pas de l'appeler au téléphone ? Tu es à deux heures de voiture... ? ». Parce que ce n'est pas la même chose.

Nous comprenons qu'il nous est arrivé quelque chose, et nous nous mettons en mouvement. Ainsi l'opposition, parfois répandue parmi nous, selon laquelle le christianisme est un émerveillement et non une implication, est une bêtise monumentale, parce qu'une chose vous plaît, elle vous met en mouvement : par le fait qu'elle vous frappe, elle déchaîne toute votre humanité. Au point que don Giussani – comme nous l'avons lu hier – dit que Jésus Christ est le seul génie qui a été en mesure de valoriser tous les aspects de l'humain et les a fait surgir, c'est-à-dire qu'il a mis en mouvement toute notre humanité, a réveillé le désir de le suivre, et de le suivre encore, et le lendemain, et le jour d'après. C'est un travail, un engagement, dit l'école de communauté. Sans cela, sans la liberté qui adhère, je ne peux pas faire l'expérience de l'accomplissement de la promesse. À moins de partager la vie, à moins d'un partage de vie, quelle raison y a-t-il ? De quoi parlons-nous ? Qu'il nous vienne l'envie, le désir, de goûter ce que nous avons pressenti dans la rencontre, c'est cela que nous pouvons atteindre, jusqu'à le faire nôtre, seulement à travers un travail.

Je vous défie tous de m'amener une page quelconque de don Giussani (pensons par exemple, au *Sens religieux* ou bien *À l'Origine de la préten-*

tion chrétienne) sans trouver, en même temps, le rappel constant à la liberté, c'est-à-dire à un engagement humain. S'il y a quelqu'un dans l'Église de Dieu qui a rappelé à la liberté, qui n'a exempté personne de ce rappel, c'est bien don Luigi Giussani. Il ne s'est pas caché : il nous a fait une proposition, avec toute sa liberté, et nous a appelés à la vérifier. Si nous ne suivons pas, si nous ne nous impliquons pas dans cette vérification, s'il n'y a pas d'implication de notre liberté dans cette vérification, si je n'apprends pas à utiliser ma raison comme il me le dit, si je n'apprends pas à vivre la prière comme lui me le dit, si je n'apprends pas à me mettre face au réel comme lui me le dit, si je n'apprends pas à demeurer avec les autres comme lui me le dit, je ne peux pas faire l'expérience de cela.

Je peux demeurer dans notre compagnie et être passif, avoir la prétention de croire qu'il suffit de rester dans la bergerie. Comme ce garçon qui croit en faire suffisamment parce qu'il va déjà en classe : « Écoute, ne m'en demande pas plus. Je suis venu à la retraite, maintenant ne me demande pas, en plus, de travailler ! ». Je ne veux rien vous promettre sans vous dire toutes les raisons. Je ne vous promets pas que cela puisse devenir vôtre si vous ne vous impliquez pas, parce que je ne connais pas d'autre chemin que celui de l'implication.

Giancarlo Cesana. Donc, on ne peut plus aller à l'école de communauté comme l'on va au théâtre ou au cinéma, en attendant qu'il arrive quelque chose.

Julián Carrón. C'est évident.

Giancarlo Cesana. Et, comme le dit don Giussani dans le supplément de *Traces* sur le Carême, il faut arrêter de dire : « Nous avons de la difficulté », parce que le problème n'est pas la difficulté, qui est inévitable, mais c'est le but.

Julián Carrón. Exact.

Giancarlo Cesana. « Que veut dire : la compagnie est dans le moi ? ».

Julián Carrón. Cela veut dire que, si l'on prend conscience de soi-même, en cet instant précis, la chose la plus évidente c'est que l'on ne se fait pas tout seul. Si je prends conscience de moi-même, si je me rends compte de ce que je suis, si je prends conscience de cette vibration de mon moi maintenant, je me rends compte que je ne me fais pas par moi-même. Si

vous voulez vérifier, il suffit simplement de penser : « Peux-tu t'assurer un instant de vie supplémentaire ? ». Si quelqu'un avait un infarctus maintenant, pourrait-il se donner une minute de plus ? À vos enfants, pouvez-vous donner une minute de plus ? À vos amis, pouvez-vous donner une minute de vie de plus ? Nous, tous ensemble, pouvons-nous donner une minute à un de nos amis ? Si nous ne pouvons le faire nous-mêmes, ni tous ensemble, et si nous avons la vie, alors qui nous la donne ?

Savez-vous quelle est la question ? C'est que nous tenons tout pour acquis, nous vivons comme des enfants, en tenant pour acquis que le moi est là, cela va de soi que j'existe, que nous existons. Au contraire, cela ne va pas de soi. C'est ce que nous devons commencer à changer : cela ne va pas de soi. Et alors, lorsqu'on commence à se rendre compte que cela ne va pas de soi, on comprend que chaque instant de la vie est donné, et l'on comprend que si, en cet instant, on est en vie, c'est parce qu'il y a un Autre. Alors, on commence à se rendre compte que dire « moi » – comme le dit don Giussani – veut dire : « Je suis Toi qui me fais. » C'est seulement un exemple du travail qu'il convient de faire. Pendant des années, j'ai lu cette page du *Sens religieux*, chapitre X, point 4, où l'on dit cela (je vous le raconte, parce qu'il est fondamental de s'aider à comprendre ce que ce travail veut dire) ; je pouvais dire que je savais que « je suis Toi qui me fais », que je ne me donne pas la vie en ce moment, mais j'étais très loin de dire : « J'ai la conscience d'un Toi qui me fais ». Je le savais, mais je ne disais pas « moi » de cette manière, d'habitude. Voilà la différence – disait don Giussani dans l'un des derniers suppléments de *Traces* – entre savoir et connaître, dans le sens où la Bible l'entend. La Bible désigne la connaissance comme une familiarité par laquelle il devient si familier de dire « moi » avec cette conscience, que l'on découvre que la compagnie est dans le moi.

C'est facile. Dites-moi, vous qui avez des enfants, si vous parvenez à dire « moi » sans penser à vos enfants. À un moment donné de votre vie, ils sont devenus si familiers que vous ne pouvez pas dire « moi » sans eux. Pensez au nombre de fois où il vous est venu à l'esprit : « Qu'est-ce que je fais ce week-end ? » sans penser à eux. Avant tout, vous avez du vous occuper d'eux ! C'est bien autre chose que de dire « moi » sans eux... ils sont jusque dans votre tête ! Cela veut dire que vos enfants sont dans votre moi, qu'ils sont dans la manière dont vous dites « moi ».

Je veux dire « moi » avec cette conscience du Mystère, avec la même conscience que celle avec laquelle vous dites « moi » en pensant à vos enfants. Vous pouvez être aux Bahamas, sur une plage magnifique, et penser : « Et mes enfants ? ». Non seulement lorsqu'ils sont chez vous, mais

aussi lorsque vous êtes loin d'eux, vous ne pouvez éviter de penser à eux, tellement ils vous constituent.

Jésus Christ est devenu une compagnie, comme vos enfants sont devenus une compagnie si réelle, si puissamment réelle qu'à la fin, vous vous surprenez à dire « moi » avec cette conscience. C'est pour cela que Jésus Christ est venu : il s'est fait compagnie historique, réelle, il nous a rassemblés avec d'autres personnes, il nous a donné des enfants, des amis pour que notre moi soit investi de la présence des autres au point de ne pas pouvoir dire « moi » sans eux. Mais c'est bien souvent la chose qui nous est la plus étrangère dans nos rapports, parce que, pour nous, les autres sont comme un tribut à payer et non la manière dont je dis « moi », une manière qui inclut les autres ; je souhaite que le fait d'être ici nous rende le Mystère si présent qu'il devienne familier comme vos enfants, précisément par cette présence en ce lieu. Et nous pouvons être vingt-six mille ici, de sorte que demain matin, justement à cause de notre permanence en ce lieu où le Mystère s'est rendu présent, l'un de nous se surprenne en s'éveillant avec cette conscience du Mystère, comme on se réveille avec la conscience de ses enfants. Si ce n'est pas comme cela, tôt ou tard, nous ne serons plus intéressés par le fait de demeurer ensemble.

Giancarlo Cesana. La compagnie est donc non seulement un facteur de correction mais aussi la possibilité de jouir de soi-même. C'est la raison pour laquelle Dieu s'est incarné, c'est-à-dire est devenu un facteur esthétique.

Julián Carrón. Exact.

Giancarlo Cesana. « Que veut dire alors : Jésus Christ est présent à chaque instant "sous une forme sensible" ? Si je ne le reconnais pas, est-il quand même présent ? Jésus Christ est-il là parce que je comprends qu'il est là ? » Et aussi : « Il y a des moments où je ne vois rien de beau, ni dans la communauté, ni nulle part. Je me demande si Jésus Christ est absent lors de ces moments-là ou bien si c'est moi qui ne parviens pas à voir cette beauté. » Ou bien, encore : « Si Jésus Christ est si beau, pourquoi est-il si difficile de vivre cette dépendance ? ».

Julián Carrón. Je vous dis simplement : si les disciples avaient posé ces questions, qu'aurait répondu Jésus Christ ?

Pour commencer, il y a certaines questions qu'ils n'auraient pas po-

sées. Ne disons pas que toutes les questions sont vraies : certaines prouvent vraiment que nous ne savons pas de quoi nous parlons. Pensez-vous que Christophe Colomb se serait demandé : « Mais, est-il vrai que j'ai découvert l'Amérique ? ». Pensez-vous qu'à un quelconque moment il aurait pu douter avoir découvert l'Amérique ?

Pour les disciples, qu'est-ce qui rendait présent le Mystère « sous une forme sensible » ? Le fait de se trouver face à une Présence exceptionnelle. Quelqu'un aurait pu demander aux disciples : « Mais toi, comment sais-tu que c'est Dieu ? Où est Dieu sous une forme sensible ? Où est-il ? ». C'est comme maintenant : où est Jésus Christ sous une forme sensible ? Où ? Et qu'est-ce que les disciples auraient répondu ? « Précisément ici, sous une forme sensible, et je le reconnais, je le sais à cause du caractère exceptionnel qu'il m'apporte », non parce que je suis un visionnaire ; je vois ce que tu vois, mais ajouterais-je quelque chose parce que je suis un visionnaire ? Non ! C'est toi qui dois m'expliquer cette exceptionnalité, parce qu'en voyant cette exceptionnalité, ce qui me vient à l'esprit, c'est : « Qui est donc cet homme ? ! ».

Combien de fois, lorsque nous nous sommes ensemble, nous demandons-nous : « Qui est-il donc ? » face à une forme sensible ? Nous le tenons pour acquis. Pour nous, l'école de communauté est un cours, et pas une possibilité de faire une véritable vérification, le « test » que je suis en train de faire la même expérience que les disciples. Et cela, je le comprends très bien, parce je faisais comme cela auparavant : pour moi, lire dans les Évangiles la question « Qui est-il ? », c'était lire une question qui était dans les Évangiles mais qui ne surgissait jamais à partir du réel. La différence, c'est que de plus en plus, la question surgit à partir de la réalité, à partir de ce que je vis.

Quelqu'un me demandait : « Mais où, Carrón, as-tu vu Jésus Christ sur la Place Saint-Pierre ? ». Voilà la question, comprenez-vous ? Nous tenons tout pour acquis. Pouvez-vous imaginer le geste que nous avons vécu Place Saint-Pierre sans vous demander : « Que faisons-nous ici ? Qui nous a mis ensemble ? ». Quelle est la forme sensible de cette présence ? Quelle est la forme sensible par laquelle je sens ma vie accompagnée ? Où me fait-on une telle proposition ? Où parle-t-on de l'humain de cette manière ? Où trouve-t-on quelqu'un ayant une telle sympathie pour l'humain ? Où peut-on trouver un lieu dans le monde où l'on puisse regarder l'humain de cette façon, comme nous l'avons entendu ces jours-ci ? ! Alors, si nous commençons à ne pas tenir cela pour acquis, nous commençons à reconnaître que Jésus Christ est présent, que Jésus Christ demeure. Pourquoi demeure-t-il ? Parce que le même regard que nous trouvons dans les Évangiles de-

meure. Et ainsi, je ne suis pas un visionnaire lorsque je Le reconnais, parce que je Le touche de la main, je Le vois présent, je Le reconnais présent dans la manière dont je suis regardé, je me sens regardé : un regard qui donne sa forme à ce regard-là.

Il suffit que vous pensiez à la manière dont nous sommes arrivés ici et dont nous nous sommes regardés, vous voyez bien qu'il s'est passé quelque chose ces jours-ci, et ne le tenez pas pour acquis. « Mais comment cela est-il possible ? Mais qu'est-ce qui rend cela possible ? ». Ne faisons pas de « théologie », partons de notre expérience : « Quelle expérience avons-nous faite ces jours-ci ? », et peut-être commencerons-nous à reconnaître Sa présence sous une forme sensible. Si, au lieu de venir ici, j'étais allé à la plage, serait-il arrivé la même chose ? Est-ce que je rentre chez moi différent lorsque je ne fais qu'aller à la plage ?

Giancarlo Cesana. Tu dis toujours que nous abolissons le Mystère, et dans ce sens nous réduisons la raison parce que nous perdons l'aspect le plus réaliste de la réalité.

Julián Carrón. C'est pour cela que le rapport avec la réalité m'intéresse toujours, sinon nous faisons de la théologie, même si c'est bien : nous sommes orthodoxes, nous tenons un bon discours, mais cela ne suffit pas.

Don Giussani est un génie parce qu'il nous fait toujours partir du réel, de l'expérience réelle, pour nous introduire au Mystère : pour lui la réalité est signe, elle est la première lueur du Mystère, le premier signe, l'aurore. Pourquoi, devant la première lueur de l'aube, puis-je affirmer qu'il y a de la lumière ? Non parce que je l'imagine, mais parce que je vois la première lueur. Non parce que je suis un visionnaire, mais parce que je ne cesse d'utiliser la raison selon son ampleur, sans m'arrêter à mi-chemin, pour me donner raison de cette présence qui est face à moi. Pour que le fond de la réalité me devienne familier, aussi familier que la surface, c'est-à-dire pour que je puisse voir le fond avec la même familiarité que celle avec laquelle je vois la surface. Voilà qui donne du souffle à la vie.

Giancarlo Cesana. Enfin, il y a un dernier groupe de questions qui concernent le sacrifice et l'offrande.

« Que veut dire : notre résistance est une résistance au vrai et pas au sacrifice ? ».

« Je ne comprends pas ce que je dois offrir : dans le quotidien, ce qui va bien, va bien. Mais lorsque survient un ennui, alors peut-être je demande. Ainsi, j'offre seulement lorsque quelque chose va mal ? Dans quelle mesu-

re offrir change-t-il la réalité et que veut dire tout donner ? ». . . dans le rapport avec ses enfants, avec l'argent, dans la vie normale, dans la vie de quelqu'un qui ne fait pas les choix de Mère Térésa de Calcutta, c'est-à-dire quelqu'un comme nous, c'est-à-dire comme Mère Térésa de Calcutta.

Julián Carrón. Hier, un papa me disait avoir dit à son fils : « Carrón veut que nous soyons tous saints ». Saints, oui, mais dans le sens où le dit don Giussani : des hommes vrais. Cela ne m'intéresse pas « d'être un saint » selon l'image collective que nous avons du saint, un personnage « étrange » ; je veux vivre, comprenez-vous ? Je veux vivre avec toute ma capacité d'affection, avec toute ma capacité d'intensité. Je veux vivre ! Si cela coïncide avec la sainteté, tant mieux : c'est ce que je dis. Ce qui m'intéresse, c'est que vous viviez, non pas que vous soyez « pieux », parce que si vous êtes « pieux », vous ne vivrez pas.

Alors, puisque je veux vivre à chaque instant, ce que je trouve en moi est ce désir de plénitude, que ce soit dans les moments difficiles ou ceux qui ne le sont pas. Pour nous, le Mystère est comme un bouche-trou. Non ! Le Mystère – comme nous l'avons dit – est dans le moi, dedans. Mais nous sommes rationalistes jusqu'à la moelle, parce que nous concevons le moi sans le Mystère, et que nous pensons que le Mystère nous concerne seulement au cours des difficultés, parce que c'est une autre chose qui prévaut. Mais si quelqu'un se trouve au Bahamas, n'a-t-il pas besoin de la mémoire de Jésus Christ ? En a-t-il seulement besoin lorsqu'il est coincé au travail ? Voilà ce que l'on ne comprend pas. C'est pour cela que j'ai donné l'exemple du travail. Le repos révèle davantage la conception que l'on a du moi, parce que le repos, pour beaucoup, est synonyme de ne rien faire, c'est-à-dire de ne pas faire mémoire, du moment qu'il n'y a pas de problème. À moins que – comme l'a dit un jour Giancarlo – on aille se reposer dans un lieu magnifique, et qu'il y ait une canalisation qui fuit. . .

C'est de nouveau notre conception du moi qui est en jeu. Ce que nous avons du mal à comprendre, c'est le sens religieux ; comme mentalité, nous en sommes loin, après des années de travail sur *Le Sens religieux*, nous en sommes loin : nous continuons à dire « moi » sans le Mystère, et c'est pour cela que nous n'avons besoin du rapport avec le Mystère que lorsque nous avons des problèmes. Mais vous, avez-vous besoin de la personne aimée seulement lorsque vous avez des problèmes ? Ou bien lorsque vous écoutez une belle chanson, lorsque vous voyez quelque chose de beau ? Tout vous rappelle la personne que vous aimez. Si ce n'est pas comme cela, à quoi sert-il d'être chrétien ? Pourquoi cela vous intéresse-t-il ? Que vous est-il arrivé dans la vie de différent ?

Alors, l'offrande est le geste très simple que je peux faire pour respirer, quelle que soit la circonstance, belle ou mauvaise. Ce geste très simple : « Heureusement que tu es là, Jésus Christ, parce que sinon cela serait étouffant », y compris la plage magnifique, parce que tout est petit pour la capacité de l'âme.

Giancarlo Cesana. Donc, on s'offre soi-même...

Julián Carrón. ... on s'offre soi-même totalement, parce que c'est mon moi, la totalité de mon moi qui a besoin de reconnaître un Autre pour pouvoir respirer : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ».¹¹⁶ Voilà le souffle de la vie.

C'est pour cela que le christianisme est la plus grande promesse que peut recevoir quelqu'un qui veut vivre, qui a envie de vivre chaque instant ; sans cela, la vie serait désespérée, dans l'adversité ou non, parce que lorsqu'on a tout et que rien ne suffit, ce n'est pas avoir la poisse, car tout est petit pour la capacité de l'âme. « *Quid animo satis ?* » (« Qu'est-ce qui peut suffire à la capacité de l'âme ? »).¹¹⁷

Pour cela, mes amis, nous avons un beau chemin à faire. Se donner au tout, se donner dans n'importe quelle circonstance de la vie quotidienne, c'est la possibilité de respirer ; se donner totalement au tout, comme le dit don Giussani, ne peut être que se donner à une personne. Il ne s'agit pas de se donner à l'organisation d'un mouvement, à un parti : que m'importe le parti ou l'organisation ? La seule possibilité raisonnable de se donner au tout est de se donner à une personne, au Mystère, et pour nous le Mystère est seulement le Mystère fait chair : Jésus.

« Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! ». C'est tout un défi et un programme. Chaque fois que vous le relirez les mois prochains, les années prochaines, vous aurez toujours un défi devant vous : « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! », comme la promesse la plus puissante qu'un homme se soit entendu dire.

Pour s'aider à ce cheminement, l'instrument le plus décisif est l'école de communauté. C'est un travail ; on peut prendre ce travail à la légère, comme celui qui va en cours et ne fait pas ses devoirs. Mais après, qu'il ne vienne pas se lamenter si rien n'arrive, parce que rien n'est automatique. Comme je le dis parfois aux novices des *Memores Domini* : nous voulons tous être des Beethoven sans commencer à faire du solfège. Voilà notre première présomption.

Pour finir, nous avons encore deux chapitres de l'école de communauté : « Le don de l'Esprit » et « L'existence chrétienne », comme travail avant l'été.

Pour l'été, nous vous proposons le contenu de la retraite, dès qu'il sera publié, pour que nous puissions tous reprendre ce que nous avons entendu ces jours-ci et que nous puissions nous aider à le comprendre et à faire l'expérience de tout ce que nous nous sommes dit.

MESSE

HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO VENTORINO

Le Fils de l'Homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en Lui, en Lui a été révélé le nom de Dieu. *Deus caritas est*. Il fut nécessaire que le Fils de l'Homme mourût, parce que dans Sa mort Dieu a été glorifié, le nom de Dieu a été glorifié comme amour. Dans Sa mort, il a vaincu, Son amour pour le Père a vaincu toutes nos peurs, tout notre péché, tout notre néant. Dans Sa mort, il nous a montré la beauté du Mystère. C'est pourquoi, seule la beauté du Crucifié attire l'homme, parce qu'elle comprend tout, comprend tout de l'homme, tout de l'expérience humaine.

Il est nécessaire, pour cela, de traverser de nombreuses tribulations pour entrer dans le Royaume de Dieu. Mais ces tribulations sont dues au fait que c'est la vie d'un Autre qui doit croître dans la nôtre. Les tribulations nécessaires pour entrer dans le Royaume de Dieu sont semblables à celles de la génération de la vie, de l'enfantement nécessaire... la nécessaire douleur de l'enfantement pour qu'une nouvelle vie vienne au monde. C'est la vie d'un Autre qui doit grandir dans la nôtre, c'est la vérité d'un Autre, c'est la charité d'un Autre qui doivent croître dans notre humanité. Et dans notre humanité, c'est toute la tentation du monde qui doit être soufferte et dépassée, vaincue par la vie de Jésus Christ. Voilà les nécessaires tribulations. Nécessaires pour que se manifeste dans le monde la victoire de Jésus Christ, cette victoire de Jésus Christ. « Voilà la demeure de Dieu avec les hommes. Elle demeurera avec eux et ils seront Son peuple, et Lui Dieu avec eux. »

Comme nous le rappelait souvent don Giussani, c'est dans le peuple chrétien que se manifeste la victoire de Jésus Christ. Ce signe nous est continuellement donné ; c'est le signe qui, à travers nous, doit être donné au monde.

MESSAGES REÇUS

Révérend père Julián Carrón
Président de la Fraternité de Communion et Libération

À l'occasion de la retraite de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau », le Souverain pontife exprime aux nombreux participants son cordial et bienveillant salut et leur assure de sa proximité spirituelle et, tandis qu'il souhaite que cette riche rencontre suscite une foi renouvelée en Jésus Christ en vue d'un engagement généreux dans l'œuvre de la nouvelle évangélisation, il invoque une large effusion des faveurs célestes et vous envoie, à vous, aux responsables de la Fraternité et à tous les participants, une bénédiction apostolique spéciale.

SER cardinal Tarcisio Bertone
Secrétaire d'État de Sa Sainteté

Très chers amis,

L'attrait de Jésus Christ pour notre vie nous érige en personnalités en chemin : sûres du but, mais aussi conscientes qu'il demande une tension continue. C'est en cela que réside *la valeur de l'homme*. C'est pour cela que chacun d'entre nous possède une dignité ineffaçable, que rien ni personne ne peut entamer.

Le précieux enseignement de ce cher monseigneur Giussani, condensé dans le très beau vers de Jacopone da Todi, brille cette année encore d'une façon plus lumineuse après que Benoît XVI nous a parlé et embrassé au cours de la mémorable audience du 24 mars dernier. Que cela fasse fleurir pour chacun de vous un élan de communion renouvelée que nous continuons de mendier au Père comme l'expression la plus convaincante de la beauté humaine.

Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis,

SER cardinal Angelo Scola
Patriarche de Venise

Très cher père Julián

Je ne puis participer à la retraite parce que je dois être présent à une assemblée des évêques européens qui se tient en Roumanie sur le problème du rapport entre foi et culture.

Je désire toutefois te faire parvenir le signe de mon appartenance toujours plus totale à notre grande amitié et à notre grande histoire, et de mon affection personnelle envers ta personne et tes responsabilités.

J'ai encore dans le cœur le grand événement de Rome. Plus je le conserve et l'approfondis dans ma mémoire, et plus il me surprend, jusqu'à l'émotion profonde, quand je considère l'extraordinaire « prédilection » dont l'Esprit du Seigneur a fait preuve pour la personne et la vie de don Giussani et de l'extraordinaire liberté avec laquelle don Gius s'est identifié dans cette prédilection. À travers sa présence, cette prédilection a envahi, et envahit encore aujourd'hui, chaque jour notre vie : elle l'illumine avec la lumière de la vérité, la conforte avec le don de la charité, ouvre à chaque instant la grande et unique perspective de la mission. Ainsi, comme nous l'a appris don Gius, notre vie quotidienne participe à la construction de la gloire humaine du Seigneur ressuscité.

Je t'assure de ma constante prière pour ta grande responsabilité et je te prie de porter ma bénédiction à tous nos amis.

SER monseigneur Luigi Negri
Évêque de Saint Marin-Montefeltro

Chers amis,

Je désire saluer tous les participants à la retraite de la Fraternité de Communion et Libération, tandis que je me trouve à l'assemblée générale de la Conférence épiscopale du Brésil, dans laquelle nous nous préparons à la V^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain, qui se tiendra dans le Santuário di Nossa Senhora Aparecida.

Le Saint-Père a explicitement voulu inviter notre mouvement à participer à cet événement et j'ai été désigné pour le représenter à cette très importante assemblée, non seulement pour l'Amérique latine, mais pour toute l'Église.

Je me confie aux prières de tous pour que la fascination de la rencontre avec le Seigneur et la passion de la communiquer, que nous avons apprise dans l'expérience du charisme, puissent être un point vivant de nouveauté au cours de nos travaux.

Je prie pour vous tous en ce grand moment de grâce pour que nous puissions répondre à la pressante invitation à la mission qui nous a été vivement confirmée par Benoît XVI, Place Saint-Pierre.

Je t'embrasse, avec la bénédiction du Seigneur

SER monseigneur Filippo Santoro
Évêque de Petrópolis

MESSAGES ENVOYÉS

Sa Sainteté
Benoît XVI

Votre Sainteté, la mémoire du don de l'Esprit qu'a été la grande rencontre Place Saint-Pierre a dominé le sentiment des 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération qui ont participé à la retraite, à Rimini, et de tous les autres amis en liaison satellite depuis 66 pays, et pour la première fois cette année, depuis Bethléem.

« Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ». Cette phrase de Jacopone da Todi a donné le thème de ces journées de retraite, en nous rappelant Votre insistance sur la beauté de Jésus Christ présent qui nous attire.

Votre invitation à vivre « une foi profonde, assumée de manière personnelle et solidement enracinée dans le Corps vivant du Christ, l'Église, qui constitue la contemporanéité de Jésus avec nous » nous a poussés à approfondir la conception que Jésus a de la vie, comme nous l'apprenons du témoignage mystérieusement vivant de don Giussani.

Nous avons ainsi redécouvert la nécessité « d'élargir la raison » pour pouvoir vérifier la promesse de Jésus de Nazareth d'être la réponse au désir et au besoin infinis de notre cœur.

Prions pour votre imminent voyage apostolique en Amérique latine, demandons à la Vierge de Aparecida de soutenir votre passion de chaque instant pour le destin de nos frères les hommes, et l'annonce inépuisable que Dieu a eu pitié de notre néant et s'est fait chair et sang pour sauver notre humanité et nous donner une « foi amie de l'intelligence ».

Comme petit signe de notre volonté d'être fidèles à Pierre en toute chose, nous avons indiqué comme « livre du mois » votre *Jésus de Nazareth*, désirant ainsi commencer à vivre dans nos journées votre propre familiarité avec Jésus Christ.

Père Julián Carrón

SER cardinal Tarcisio Bertone
Secrétaire d'Etat

Votre Éminence, 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération rassemblés à Rimini pour la traditionnelle retraite et quelques autres milliers de personnes en liaison satellite dans 66 pays vous sont reconnaissants pour votre message envoyé au nom du Saint-Père dont la présence a dominé

ces journées de retraite, dans l'émerveillement encore très vivace de la grande rencontre de la Place Saint-Pierre du 24 mars.

Toujours désireux de servir l'Église qui avance dans l'histoire, et témoignant que « Jésus Christ m'attire tout entier, tant il est beau », selon l'expression de Jacopone da Todi qui a donné son titre à la retraite, nous demandons à la Sainte Vierge et à don Giussani de vous accompagner dans votre responsabilité devant Dieu et devant les hommes.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Angelo Bagnasco
Président de la CEI

Votre Excellence, 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération rassemblés à Rimini pour la traditionnelle retraite et quelques autres milliers de personnes en liaison satellite dans 66 pays, méditant sur le thème « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau » (Jacopone da Todi), ont approfondi la conscience que l'événement chrétien correspond aux besoins de notre humanité. C'est pour cela que nous vous renouvelons notre gratitude pour votre défense pleine de raison de la nature originelle de l'homme comme dépendant de Dieu seul et donc libéré de tout pouvoir.

Nous prions la Sainte Vierge d'être votre soutien dans la bataille pour la vérité, sur la route que Benoît XVI a marquée pour tous.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Giuseppe Bettori
Secrétaire de la CEI

Votre Excellence, 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération rassemblés à Rimini pour la traditionnelle retraite et quelques autres milliers de personnes en liaison satellite dans 66 pays, ont médité sur le thème « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau » (Jacopone da Todi).

Animés par la volonté de servir Benoît XVI qui, à Vérone, a donné un nouvel élan à la passion de communiquer la beauté d'être chrétien dans la société italienne, nous sommes impliqués dans différents milieux de vie pour apporter l'annonce de Jésus de Nazareth début de la vie pleine que tous désirent.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Josef Clemens
Secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs

Votre Excellence, 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération rassemblés à Rimini pour la traditionnelle retraite et quelques autres milliers de personnes en liaison satellite dans 66 pays, ont médité sur le thème « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau » (Jacopone da Todi).

Cette année encore, Son Excellence monseigneur Rylko nous a apporté le soutien plein d'affection de toute l'Église, notre mère, que nous voulons continuer à servir en tant que baptisés dans tous les milieux de vie et de travail, en suivant notre grand Pape Benoît XVI, premier témoin de la beauté de Jésus Christ dans le monde.

Père Julián Carrón

SER cardinal Angelo Scola
Patriarche de Venise

Votre Éminence, je vous remercie pour les paroles que vous nous avez envoyées pour notre retraite spirituelle, au cours de laquelle nous avons essayé d'approfondir la conception que Jésus a de la vie et de laquelle émerge toute la valeur de notre humanité qui a tant besoin de l'Infini, seul en mesure de nous entraîner tous vers la vérité. Désirant vivre, comme nous l'a demandé Benoît XVI, une foi profonde, assumée personnellement et enracinée dans l'Église, fidèles à la vivante paternité de don Giussani, nous demandons votre prière pour la sainteté de tout le mouvement.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Luigi Negri
Evêque de Saint Marin-Montefeltro

Très Chère Excellence, reconnaissant pour le message par lequel vous vous êtes rendu présent lors de la retraite, nous désirons que vous sachiez que, ayant médité sur le thème « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau », nous sommes davantage certains de la beauté de Jésus Christ qui nous attire à Lui, ce à quoi don Giussani nous a introduit le premier. Continuez à vous sentir proche du témoignage commun de cette « foi amie de la raison » dont parlait Benoît XVI à Vérone.

Père Julián Carrón

*SER monseigneur Filippo Santoro
Évêque de Petrópolis (Brésil)*

Très Chère Excellence, reconnaissants de vos salutations, nous vous assurons de nos prières pour votre participation à l'assemblée des évêques de l'Amérique latine pour qu'elle puisse être témoin de la beauté de Jésus Christ qui nous attire, comme contribution à la mission de l'Église dans la fidélité à l'invitation que Benoît XVI a renouvelée le 24 mars à Rome.

Père Julián Carrón

Appendices

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide pour la lecture des images extraites de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon).

« Plus un homme est sensible et conscient, autrement dit plus il peut être homme, et plus il s'aperçoit qu'il ne parvient pas à l'être. [...] L'homme ne peut se réaliser qu'en acceptant l'amour d'un Autre. [...] Reconnaître et suivre Jésus Christ (foi) engendre ainsi une attitude existentielle caractéristique selon laquelle l'homme est un marcheur, debout et infatigable, allant vers un but non encore atteint, certain du futur parce qu'entièrement appuyé sur Sa présence (espérance) ; dans l'abandon et l'adhésion à Jésus Christ fleurit une affection nouvelle pour tout (charité), qui engendre une expérience de paix, l'expérience fondamentale de l'homme en chemin ». (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*)

I

1. Vincent Van Gogh, *Portrait de Camille Roulin*. Amsterdam, Van Gogh Museum
2. Vincent Van Gogh, *Portrait de Patience Escalier*. Collection privée
3. Vincent Van Gogh, *Jeune paysanne avec un chapeau de paille assise dans un champ de blé*, Berne, collection privée
4. Franco Griosi, *Grêle sur les moissons*. Naples, Collections Griosi
5. Edvard Munch, *Mélancolie*. Oslo, Musée Munch
6. Edvard Munch, *Mélancolie (Laura)*. Oslo, Musée Munch
7. Henri Matisse, *Femme devant un aquarium*. Chicago, The Art Institute
8. Edvard Munch, *Filles sur le pont*. Moscou, Museo Puškin
9. Carlo Carrà, *L'attente*. Rome, collection privée
10. Carlo Carrà, *Baigneurs*. Gênes, collection privée
11. Fausto Pirandello, *Sécheresse*. Rome, Galerie Nationale d'art
12. Vincent Van Gogh, *Vieil homme désespéré*. Otterlo, Rijksmuseum Kröller-Müller
13. Charles de Groux, *L'ivrogne*. Tournai, Musée des Beaux Arts

II

14. Le Caravage, *La vocation de saint Matthieu*. Rome, Saint-Louis-des-Français
15. *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
16. *Pierre sauvé des eaux*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
17. *Résurrection de la fille de Jaire*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
18. *Guérison de la femme malade*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
19. *Guérison du possédé*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
20. *Guérison du lépreux*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
21. *Guérison des estropiés et des aveugles*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef septentrionale
22. *Guérison de l'aveugle né*, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept méridional
23. *Guérison de l'homme à la main desséchée*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
24. *La multiplication des pains et des poissons*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef méridionale
25. *Guérison de la femme courbée*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef septentrionale
26. *Guérison des dix lépreux*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef septentrionale
27. *Guérison des dix aveugles*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef septentrionale
28. *Guérison du paralytique*, mosaïque. Monreale, cathédrale, nef septentrionale
29. *Guérison du paralytique à la piscine*, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept méridional
30. *Jésus et la samaritaine*, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept méridional
31. *La résurrection de Lazare*, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept méridional
32. Les disciples d'Emmaüs, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept septentrional

33. *La cène à Emmaüs*, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept septentrional
34. « *Notre cœur n'était-il pas tout brulant ?* », mosaïque. Monreale, cathédrale, transept septentrional
35. *Le retour des disciples à Jérusalem*, mosaïque. Monreale, cathédrale, transept septentrional

III

36. Paul Gauguin, *Jeune femme aux oiseaux à Tahiti*, détail. Winterthur, Jaeggli-Hahnloser
37. Vincent Van Gogh, *L'église d'Anvers*. Paris, Musée d'Orsay
38. Vincent Van Gogh, *Promenade au clair de lune*. San Paolo, Museu de Arte
39. Vincent Van Gogh, *Couple d'amoureux*. Collection privée
40. Vincent Van Gogh, *Ruelles aux maisons, près d'Arles*. Kiel, Fondation Pommern
41. Edvard Munch, *Fécondité*. Oslo, Musée Munch
42. Vincent Van Gogh, *Cultivateurs de patates*. Otterlo, Kröller-Müller Museum
43. Jean-François Millet, *Planteurs de patates*. Boston, Museum of Fine Arts
44. Jean-François Millet, *Soirée d'hiver*. Boston, Museum of Fine Arts
45. Jean-François Millet, *Femmes cuisinant à la lumière d'une lampe*. Boston, Museum of Fine Arts
46. Cagnaccio di San Pietro, *Larmes des oignons*. Venise, Chambre du travail
47. Jean-François Millet, *Moisson du sarrasin, l'été*. Boston, Museum of Fine Arts
48. Galileo Chini, *La récolte du chanvre*. Collection privée.
49. Paul Gauguin, *Moissonneurs*. Londres, Courtauld Institute Galleries
50. Vincent Van Gogh, *Femme moissonnant le blé*. Amsterdam, Van Gogh Museum
51. Vincent Van Gogh, *Le semeur, détail*. Otterlo, Kröller-Müller Museum
52. Jean-François Millet, *Petite bergère avec son troupeau et son chien*. Boston, Museum of Fine Arts
53. Pietro Cavallini, *Christ juge*, détail. Rome, Santa Cecilia

54. *Ikône du Christ*. Monastère de Sainte-Catherine sur le mont Sinai
55. *Christ en trône*, mosaïque. Istanbul, Sainte-Sophie
56. *Christ chalkites*, mosaïque. Istanbul, ancien monastère de San Salvatore in Chora
57. *Christ pantocrator*, mosaïque. Istanbul, ancien monastère de San Salvatore in Chora

DIRECTIVES POUR LES GROUPES DE LA FRATERNITÉ

Les indications qui suivent, suggérées par l'expérience des années passées, veulent répondre aux groupes de la Fraternité qui ont exprimé le désir d'un plus grand sérieux dans l'organisation de leur vie, personnelle et communautaire.

1. Obéissance aux indications de qui guide toute la Fraternité

Ceux qui participent à la vie de la Fraternité sont invités à l'obéissance aux indications de qui guide toute la Fraternité, dans une adhésion responsable, qui prend jusqu'à l'affectivité, à la vie du Mouvement.

2. Nature et consistance du groupe

Un groupe est constitué d'adultes qui le choisissent et le constituent librement. L'Idée-force de la Fraternité est la découverte qu'un adulte est responsable aussi bien de son travail et de sa famille, que de sa sainteté: de la vie, comme marche vers la sainteté, c'est-à-dire de la vie en tant que vocation.

L'adulte, en tant que responsable, s'unit à d'autres, qui se reconnaissent la même responsabilité face à la vie comme vocation.

Selon la méthode enseignée par notre Mouvement, tous devraient souhaiter un groupe de la Fraternité, même si l'adhésion à celle-ci est personnelle.

3. Le guide: tout groupe doit être guidé

Tout groupe doit être guidé. Le guide ne coïncide pas automatiquement avec la figure du prier, mais avec une personne influente dans le sens évangélique: une personne qui a la foi, et qui peut venir même de l'extérieur du groupe.

Le guide doit communiquer une méthode de vie: enseigner à tout ramener à une idée fondamentale, d'où "tout le reste" peut naître, en méditant cette idée, en l'examinant, en l'aimant. Voilà l'origine de notre méthode; la vie chrétienne naît de notre rencontre avec une présence, et en suivant celle-ci nous changeons. Et c'est justement dans ce changement de soi que mûrit paisiblement l'idée d'une règle.

Le guide doit favoriser un sérieux authentique dans la foi. Un guide qui oriente le groupe, qui le reconforte, qui l'aide à corriger l'inévitable tendance à l'artifice et au moralisme.

Le rapport stable avec une personne "extérieure" au groupe (prêtre, responsable du Mouvement, membre des *Memores Domini*) peut éviter une surestimation du groupe au détriment de toute la Fraternité, qui n'est pas une fédération de réalités autonomes.

Tout groupe doit avoir un prier, qui assure les tâches de secrétariat (avis, distribution de textes, etc.) et d'ordre. Le prier s'en tient aux directives qu'il

reçoit du Centre, par l'intermédiaire du responsable diocésain et régional et par l'intermédiaire du membre de l'exécutif qui est en charge de la région.

4. La règle

Dans la vie du groupe, la règle est fonction d'un renforcement du rapport entre la personne et le Christ, et donc, par conséquent, d'un renforcement du Mouvement au service de l'Église.

a) Prière

Chaque groupe doit se donner une règle de prière: cela peut être le fait de réciter un Ave Maria le soir, ou d'assister quotidiennement à la Messe. Peu importe que l'on choisisse l'hypothèse minimale ou maximale. Ce qui compte est le geste de la prière, la fidélité à ce geste.

b) Pauvreté

Le soutien mensuel à la caisse commune de toute la Fraternité, qui implique un sacrifice, est fonction d'une plus grande conscience de la pauvreté en tant que vertu évangélique. Comme le dit Saint Paul: "Nous n'avons rien et possédons tout". Le vrai moyen pour posséder tout est d'être détaché de tout. On peut ne s'engager à ne verser que cent lires, mais le fait de les verser avec fidélité a une valeur fondamentale de rappel, car il s'agit d'un geste concret et unitaire. Celui qui ne prendrait pas au sérieux cette directive, ne pourrait se considérer comme faisant partie de la Fraternité.

c) Développement de la connaissance de la doctrine de l'Église

L'approfondissement de la catéchèse du Mouvement est l'École de communauté: elle illumine notre formation permanente. Cet approfondissement doit se dérouler à travers la mise en valeur, en son sein, des Exercices et des textes du Mouvement "qui comptent" et qui éclairent le contexte dans lequel se situe le "parcours" indiqué par l'École de la communauté.

Au cas où l'École de la communauté aurait lieu ailleurs (par suite de la présence missionnaire de l'adulte dans un milieu donné), le groupe de la Fraternité doit méditer les exercices spirituels ou les textes indiqués par le Mouvement, sans manquer, de toute façon, de se référer à l'École de la communauté.

5. L'action

L'action de la Fraternité constitue l'intensification du Mouvement au service de l'Église. La prise en charge d'engagements spécifiques est, partant, fonction de cela (cf. lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité).

DESCRIPTION DU GROUPE DE FRATERNITÉ

1. Prémisse

L'adhésion à la Fraternité est personnelle : elle vaut et a une réelle existence avec ou sans groupe. C'est un principe fondamental selon lequel la personne vit sa foi en obéissant « de cœur », c'est-à-dire librement et directement, « à la forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés » (Joseph Ratzinger, « Presentazione del nuovo catechismo », *L'Osservatore romano*, 20-1-1993).

La description du groupe de fraternité faite ci-après est la manière qui permet de soutenir l'adhésion personnelle à la Fraternité tout entière.

2. But et nature du groupe de Fraternité

Le groupe de fraternité est un lieu d'amitié chrétienne, c'est-à-dire un lieu de rappel et de mémoire à sa propre conversion ; un lieu où la volonté de vivre pour Jésus Christ est plus facile et plus ferme. Il est indubitablement plus facile d'être corrigé que de se corriger, c'est pour cela qu'un lieu de rappel est utile. Le groupe de fraternité, comme figure de la Fraternité dans son ensemble, « est la conscience explicite d'être en chemin, d'avoir un destin et constitue ainsi une aide à approfondir la conscience, une aide à approfondir la connaissance et la conscience » (Luigi Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2002, p. 105). Ce sont « des personnes proches qui s'acceptent tout comme une école, une école [...] pour apprendre à aimer l'autre » (*Ibidem*, p. 168).

« Cela doit devenir un lieu qui nous mobilise, qui nous change » (*Ibidem*, p. 39).

Les fraternités aident à poursuivre la sainteté personnelle et à la vocation que l'on vit : « L'exigence de vivre la foi et de s'engager avec elle » (Luigi Giussani, *Lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité*, in *ibidem*, p. 249) de manière à contribuer à l'œuvre de salut que Jésus Christ a introduite dans le monde avec son Église.

3. Méthode (avec quel critère choisit-on un groupe ?)

Le critère avec lequel on choisit un groupe est le fait d'être proche, occasion d'une convivence que l'on doit désirer. Le premier fait d'être proche, qui permet de reconnaître la valeur de tous les autres, est celui vocationnel. En ce sens, les groupes de fraternité « doivent naître selon les convergences et les choix naturels des personnes, sans schéma préétabli (le "milieu" est constitué par les rapports entre les personnes avant de l'être par une zone géographique ou une classe sociale) » (*Ibidem*, p. 40).

Le groupe de fraternité peut provenir d'une amitié préexistante mais implique surtout de décider que la compagnie de ces personnes pour sa propre foi et pour les besoins de sa vie est nécessaire. Le but d'une telle compagnie particulière est la découverte d'un rapport fraternel avec un plus grand nombre de personnes : c'est la mission qui est l'expérience la plus authentique de l'expérience de la fraternité. Ainsi, « L'explicitation d'une communion est d'impliquer la vie entière, de sorte que ce qui arrive à l'autre ne puisse plus être sans incidence ni implication sur sa propre vie » (Luigi Giussani, *Lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité*, in *ibidem*, pp. 251-252).

4. Règle et conduite

La règle suggérée pour les groupes de fraternité est proposée comme une aide offerte à chacun pour l'engagement qu'il a assumé en adhérant à la Fraternité. Elle prévoit :

- un minimum d'engagement quotidien à la *prière* ;
- une éducation concrète à la *pauvreté* (qui est aussi la valeur de l'argent ; à travers le *fonds commun*) ;
- le soutien de l'*œuvre du mouvement* (qui peut se faire à travers une œuvre particulière) ;
- l'approfondissement de la *doctrine de l'Église*.

Dans tous les cas, les groupes de fraternité « ne peuvent avoir comme expression le débat sur un texte » (*Ibidem*, p. 83) sans qu'il devienne comparaison avec les exigences, matérielles et spirituelles, de la vie.

Cela éclaire aussi la fonction et la modalité de l'école de communauté. « L'école de communauté, si elle était bien vécue, devrait, pour des adultes, devenir Fraternité. [...] Ainsi, une école de communauté est une Fraternité "manquée", c'est-à-dire qu'elle n'est pas encore une Fraternité parce qu'elle est plus à la surface de notre engagement : elle est un exercice, plus qu'une vie » (*Ibidem*, p. 167). Potentiellement, tout est une fraternité.

Les fraternités sont guidées : par les *Exercices spirituels* ; par la reprise de ce geste : les *retraites* ; et, éventuellement, par les *Assemblées régionales*. Le *prieur* a une importante fonction de secrétariat dont le principal aspect est de communiquer les indications du Centre ; il n'est pas inamovible, en tant qu'il appartient à chacun d'être responsable de la vie de sa propre fraternité. Les groupes de fraternité peuvent choisir comme « guides » des personnes faisant autorité au sens évangélique, qui peuvent aussi se trouver hors du groupe mais qui – dans tous les cas – doivent être approuvées par l'Exécutif.

L'objectif de toutes les indications est d'accroître son humanité chrétienne : une humanité concrètement différente de par la façon de pensée, de sentir et, si possible, de se comporter.

La Fraternité tout entière, bien évidemment, trouve sa consistance à l'intérieur du mouvement et de la direction qui lui est donnée. Il n'est pas opportun d'ajouter d'autres instruments pour la conduite de la Fraternité en plus de ceux déjà prévus (lettres et interventions du fondateur ; diaconie centrale, responsables régionaux, etc.). Il est cependant important que les instruments que l'on trouve actuellement soient vécus avec sérieux et, si possible, soient préparés par l'envoi de contributions et de questions aux personnes qui en sont les responsables. En particuliers, il est important de souligner la valeur des Retraites, qui doivent comporter : un moment de réflexion (qui rappellent l'actualité des Exercices) ; un moment de silence ; un moment d'assemblée et la Sainte Messe.

Notes

- ¹ Cf. *Mt* 6,21.
- ² Luigi GIUSSANI, « La familiarité avec le Christ », dans *Traces*, février 2007, pp. 1 à 9.
- ³ *Ibidem*, pp. 2 à 4.
- ⁴ BENOÎT XVI, *Sacramentum Caritatis*, Exhortation apostolique post-synodale sur l'eucharistie source et sommet de la vie et de la mission de l'Église, 22 février 2007, 1.
- ⁵ Cf. JACOPONE DA TODI, « Lauda XC », dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence, 1989, p.313.
- ⁶ *Ps* 80 (79), 8.
- ⁷ BENOÎT XVI, *Sacramentum Caritatis*, *Op. Cit.*, 1.
- ⁸ Référence à une conversation de don Giussani à une « Journée de méditation pour les époux », Milan, 3 janvier 1977, *pro manuscripto*.
- ⁹ *Ibidem*.
- ¹⁰ *Ibidem*.
- ¹¹ Cf. A. TCHÉKHOV, « Storia noiosa », dans *Racconti*, vol. I, Oscar Mondadori, Milan, 1996, p.351.
- ¹² Référence à une conversation de don Giussani à une « Journée de méditation pour les époux », Milan, 3 janvier 1977, *pro manuscripto*.
- ¹³ Cf. BENOÎT XVI, *Sacramentum Caritatis*, *Op. Cit.*, 1.
- ¹⁴ BENOÎT XVI, discours à Vérone, 19 octobre 2006, publié dans *Traces*, novembre 2006, p. 40.
- ¹⁵ Cf. BENOÎT XVI, « Discours aux participants au pèlerinage promu par la Fraternité de Communion et Libération à l'occasion du XXV^e anniversaire de sa reconnaissance pontificale, 24 mars 2007 », dans *Entraînés par la beauté de Jésus Christ*, p. 13, supplément à *Traces* d'avril 2007.
- ¹⁶ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris, 2006, p. 105.
- ¹⁷ Référence à une conversation de don Giussani au cours de l'Équipe nationale du CLE, Milan, 26 février 1984, *pro manuscripto*.
- ¹⁸ Cf. C.S. LEWIS, « Lettre XIII di Berlicche », dans *Le lettere di Berlicche*, Jaca Book, Milan, 1990, p. 54.
- ¹⁹ Cf. JEAN-PAUL II, « Cattedrale Metropolitana di Città del Messico : omelia del Santo Padre », 26 janvier 1979, dans *La Traccia*, janvier 1979, p. 179.
- ²⁰ Cf. *Mt* 18, 3.
- ²¹ Cf. Luigi GIUSSANI, *Il Cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan, 2006, p. 83.
- ²² Cf. Luigi GIUSSANI, Stefano ALBERTO et Javier PRADES, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*

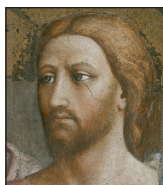
- ²³ Cf. Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., pp. 105-130.
- ²⁴ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., pp. 109-110.
- ²⁵ Cf. A. TARKOVSKI, *Andreï Roublev*.
- ²⁶ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., p. 110.
- ²⁷ Cf. GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Commentaire au Cantique des Cantiques*.
- ²⁸ Cf. Saint Augustin, *Confessions*, I, 5.5.
- ²⁹ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., p. 110.
- ³⁰ *Ibidem*.
- ³¹ Cf. Ernesto SÁBATO, *La Resistencia*, Seix Barral, Barcelona, 2000, p. 104.
- ³² Cf. N. Berdiaev, *Schiavitù e libertà dell'uomo*, Edizioni di comunità, Milan, 1952, p. 37.
- ³³ Cf. Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., p. 111.
- ³⁴ *Ibidem*, citation de Mt 16, 26.
- ³⁵ *Ibidem*.
- ³⁶ *Ibidem*.
- ³⁷ *Ibidem*.
- ³⁸ *Ibidem*, p.112.
- ³⁹ Cf. R.M. RORTY, *Conseguenze del pragmatismo*, Feltrinelli, Milan,, 1986, p. 37.
- ⁴⁰ Cf. Luigi GIUSSANI, *La Libertà di Dio*, Marietti, Gène, 2005, p. 16.
- ⁴¹ *Ibidem*, p. 20.
- ⁴² Cf. O. PAZ, *Tiempo nublado*, Seix Barral, Barcelona, 1983.
- ⁴³ Cf. M. STEYN, « Blacksburg, la cocardia... », dans *Il Foglio*, 21 avril 2007, p. 2.
- ⁴⁴ Luigi GIUSSANI, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris, 1994, p. 54.
- ⁴⁵ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., p. 113.
- ⁴⁶ Luigi GIUSSANI, « Dieu est miséricorde », dans *Traces*, mars 2007, pp. 1-8.
- ⁴⁷ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Op. Cit., p. 113.
- ⁴⁸ Cf. *Ibidem*.
- ⁴⁹ Cf. Maria ZEMBRANO, « Filosofia y poesia », dans *Obras reunidas*, Aguilar, Madrid, 1971, p. 206.
- ⁵⁰ Cf. Maria ZEMBRANO, *Dell'Aurora*, Marietti, Gène, 2000, p. 32.
- ⁵¹ Cf. Maria ZEMBRANO, *Chiari del bosco*, Bruno Mondadori, Milan, 2004, p. 16.
- ⁵² Œuvre collective, « Entraînés par la beauté de Jésus Christ », DVD de l'audience avec Sa Sainteté Benoît XVI à l'occasion du XXV^e anniversaire de la reconnaissance pontificale de la Fraternité de Communion et Libération, Rome, Place Saint-Pierre, 24 mars 2007, Società Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, supplément à *Traces*, mai 2007.
- ⁵³ Cf. Luigi GIUSSANI, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan, 2006, p. 105.
- ⁵⁴ Luigi GIUSSANI, Stefano ALBERTO et Javier PRADES, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Op. Cit.

- ⁵⁵ Luigi GIUSSANI, Stefano ALBERTO et Javier PRADES, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, *Op. Cit.*
- ⁵⁶ Référence à une conversation de don Giussani au cours de l'Équipe nationale du CLE, Milan, 26 février 1984, *pro manuscripto*.
- ⁵⁷ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 114.
- ⁵⁸ *Ibidem*, p. 115.
- ⁵⁹ *Ibidem*, p. 117.
- ⁶⁰ *Ibidem*, p. 118.
- ⁶¹ *Ibidem*, p. 119.
- ⁶² *Ibidem*, p. 119.
- ⁶³ *Ibidem*, p. 120.
- ⁶⁴ *Ibidem*, p. 120.
- ⁶⁵ Albert CAMUS, *Caligula*, Acte IV, scène 14, La Pléiade, Paris, 1962, p. 107.
- ⁶⁶ Cf. Claudio Chieffo, « Il giovane ricco », dans *Canti*, Società Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 190.
- ⁶⁷ BENOÎT XVI, discours à Vérone, 19 octobre 2006, publié dans *Traces*, novembre 2006, p. 40.
- ⁶⁸ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 122-123.
- ⁶⁹ *Ibidem*, p. 123.
- ⁷⁰ *Jn* 12, 24-25.
- ⁷¹ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 124.
- ⁷² *Jn* 3, 16.
- ⁷³ *Os* 11, 8.
- ⁷⁴ Cf. BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, n° 10.
- ⁷⁵ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 124.
- ⁷⁶ BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, n° 3.
- ⁷⁷ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 124.
- ⁷⁸ Cf. Luigi GIUSSANI, *Realtà e giovinezza. La sfida*, SEI, Turin, 1992, p. 192.
- ⁷⁹ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, pp. 124-125.
- ⁸⁰ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 125.
- ⁸¹ Cf. A. J. HESCHEL, *L'uomo non è solo*, Mondadori, Milan, 2001, p. 108.
- ⁸² Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 125.
- ⁸³ Luigi GIUSSANI, *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris, 1989, pp. 116-117.
- ⁸⁴ *Rm* 12, 1-2.
- ⁸⁵ Cf. Luigi GIUSSANI, *À la recherche du visage humain*, *Op. Cit.*, p. 118.
- ⁸⁶ Cf. *Ibidem*, p. 118.
- ⁸⁷ Cf. *Ibidem*, p. 118.
- ⁸⁸ Cf. T.S. ELIOT, *Opere*, Bompiani, Milan, 1992, vol. II, p. 1121.
- ⁸⁹ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 125.

- ⁹⁰ *Ibidem*.
- ⁹¹ Cf. Luigi GIUSSANI, *Affezione e dimora*, BUR, Milan, 2001, p. 44.
- ⁹² Cf. Luigi GIUSSANI, *Op. Cit.*, pp. 66-67.
- ⁹³ F.H. BRADLEY, «Principles of Logic» dans T.S. ELIOT, *Opere*, Bompiani, Milan, 1992, vol. I., p. 737.
- ⁹⁴ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin*, Gallimard, Paris, 1965, vol. II, p. 696.
- ⁹⁵ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 125.
- ⁹⁶ *Ibidem*.
- ⁹⁷ Cesare PAVESE, *Le Métier de vivre*, Gallimard, Paris, 1958, p.172.
- ⁹⁸ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 126.
- ⁹⁹ BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, n° 6.
- ¹⁰⁰ Cf. Luigi GIUSSANI, *Affezione e dimora*, *Op. Cit.*, p. 266.
- ¹⁰¹ *Ibidem*, p. 84.
- ¹⁰² Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 126.
- ¹⁰³ Cf. Julien GREEN, *Ce qui reste de jour – (1966-1972)*, Plon, Paris, 1972.
- ¹⁰⁴ Cf. JACOPONE DA TODI, «Lauda XC», dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence, 1989, p.313.
- ¹⁰⁵ Saint Thomas d'Aquin, *Summa Theologie*, II, Iiae, q. 179, a1 co.
- ¹⁰⁶ BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, n° 14.
- ¹⁰⁷ Cf. SAINT AUGUSTIN, *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, 26,4.
- ¹⁰⁸ Cf. SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE, *Omelia sul cantico dei cantici*, Città Nuova, Rome, 1996, p. 47.
- ¹⁰⁹ Cf. SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE, *Omelia sul cantico dei cantici*, Città Nuova, Rome, 1996, p. 257.
- ¹¹⁰ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 130.
- ¹¹¹ *Ibidem*, p. 131.
- ¹¹² Cf. T.S. ELIOT, *Cori da «La Rocca»*, BUR, Milan, 1994, p. 99.
- ¹¹³ Cf. Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 131.
- ¹¹⁴ BENOÎT XVI, «Homélie. Apprenons de saint Augustin l'humilité de la foi qui dépose sa superbe et s'incline en entrant dans la communion de l'Église», dans *l'Osservatore romano*, 23 avril 2007, p10.
- ¹¹⁵ Luigi GIUSSANI, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, *Op. Cit.*, p. 131.
- ¹¹⁶ *Ga 2*, 20.
- ¹¹⁷ Cf. A. GEMELLI, *Il francescanesimo*, Milan, Edizioni OR, 1932, cap. XIII.

Index

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOÎT XVI	3
 <i>Vendredi 4 mai, le soir</i>	
INTRODUCTION	4
MESSE – HOMÉLIE DE DON PINO	10
 <i>Samedi 5 mai, le matin</i>	
PREMIÈRE MÉDITATION – <i>L'homme est rapport exclusif avec Dieu</i>	11
MESSE – HOMÉLIE DE S.E. MONSEIGNEUR STANISLAW RYLKO	24
 <i>Samedi 5 mai, l'après-midi</i>	
SECONDE MÉDITATION – « ...et de quel prix la vie, sinon pour s'en servir et pour la donner ? »	29
 <i>Dimanche 6 mai, le matin</i>	
ASSEMBLÉE	44
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO VENTORINO	58
MESSAGE REÇUS	59
MESSAGE ENVOYÉS	61
 <i>Appendices</i>	
L'ART EN NOTRE COMPAGNIE	66
DIRECTOIRE POUR LES GROUPES DE FRATERNITÉ	70
IMAGE DU GROUPE DE FRATERNITÉ	72
 <i>Notes</i>	 75



« LE CHRIST M'ATTIRE TOUT ENTIER,
TANT IL EST BEAU »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2007